

EXCELSIOR

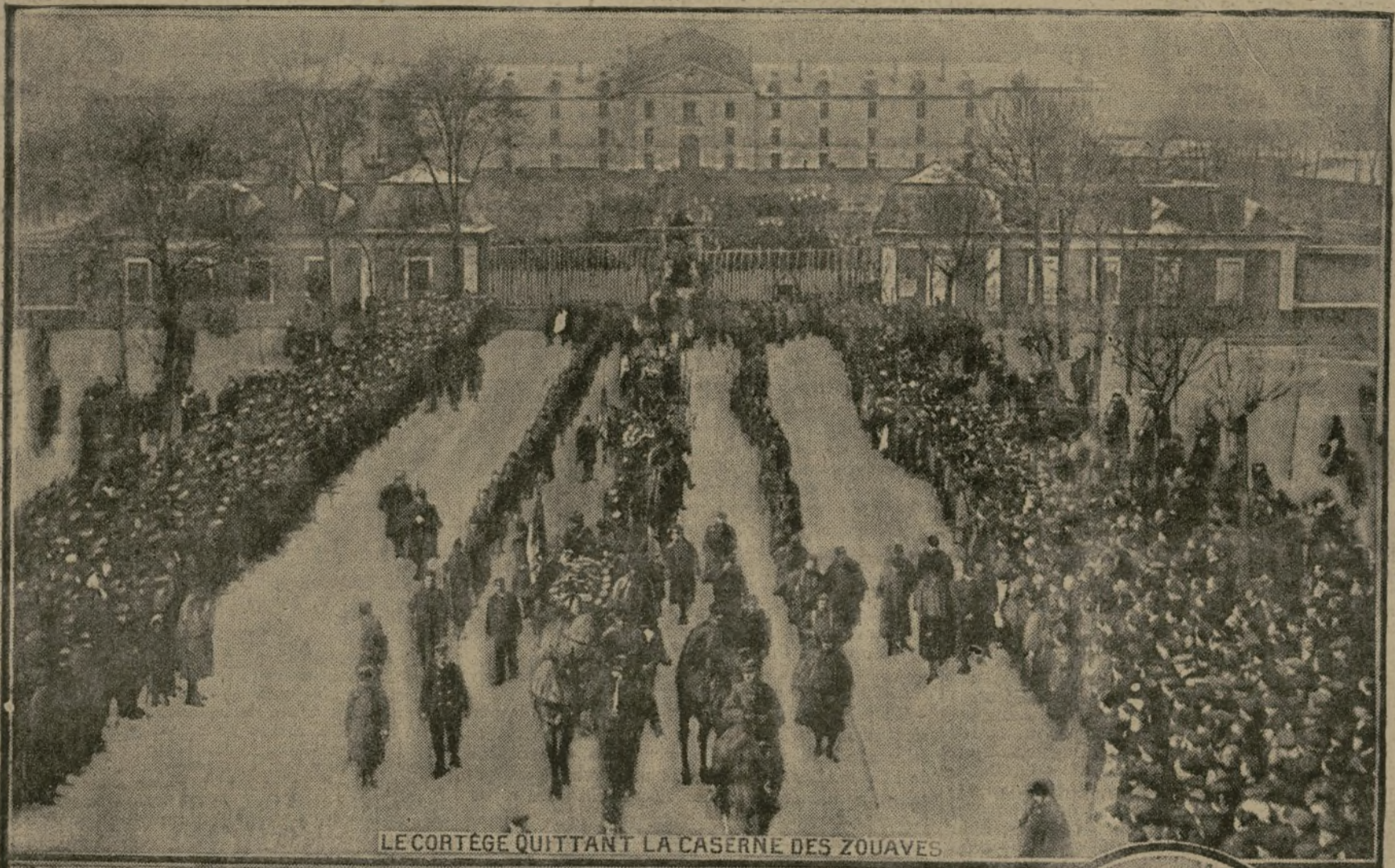
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
In s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique EXCEL-PARIS

LES OBSÈQUES DES VICTIMES DE SAINT-DENIS



LE CORTÈGE QUITTANT LA CASERNE DES ZOUAVES



SUR LA PLACE DE LA MAIRIE, PENDANT LA CÉRÉMONIE



Hier matin ont eu lieu à Saint-Denis, au milieu d'une foule émue, les obsèques des vingt et une victimes de l'explosion du fort de la Double-Couronne. Les corps des militaires avaient été placés sur des prolonges d'artillerie, ceux des civils sur des corbillards. A l'issue de la cérémonie religieuse, M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, a pris la parole pour « apporter à ces nouvelles victimes d'une guerre si féconde en tristesses l'hommage de la France et du gouvernement ».

La conscience

La conscience pendant la guerre ne s'est pas montrée — elle non plus — sous le même visage et avec la même physionomie qu'à son ordinaire. Habituellement c'est un peu à travers un léger voile qu'elle nous considère et d'une voix un peu assourdie qu'elle nous parle. La conscience est un murmure de la voix intérieure. C'est une plainte faible qui essaie seulement de se faire entendre plutôt qu'elle ne se fait entendre en effet. Elle ne parle pas précisément; elle fait sentir qu'elle pourrait parler.

Et, du reste, cela suffit à peu près. On sent le témoin intime; on voit l'œil à demi entr'ouvert. Il suffit à peu près. On se sent gardé.

Mais quand les calamités fondent et se précipitent en tempêtes sur le pays, c'est alors qu'on entend la grande voix de la conscience. Oui, on l'entend qui vous dit : « N'est-ce point là faute pour ta part et en raison du peu, mais encore du quelque chose que tu es ? Tes forces, quelque faibles qu'elles fussent, les as-tu toujours mises au service de la patrie, de la fratrie, de tes frères, de ta grande famille ? N'en as-tu pas distraité quelque chose, beaucoup, pour le service de tes appétits propres et de tes commodités particulières ? N'as-tu pas été quelque peu, beaucoup, individualiste ? Ne sens-tu pas ce que ce mot adouci cache, et, en le cachant, fait deviner ? Ne sens-tu pas que cela veut dire égoïste et que tu l'as été un peu plus qu'il ne convient puisqu'il convient de ne l'être pas du tout ? »

Et la conscience, qui est un peintre d'histoire et tout au moins un peintre d'intérieurs, nous retrace en larges projections cinématographiques toute notre pauvre vie, très dépouillée, très dénudée, très débarrassée de ces voiles multicolores et de ces gazes chatoyantes dont nous avons accoutumé de la revêtir avant de l'amener sous nos yeux. Et, à la contempler, nous ne pouvons pas nous défendre d'un peu de dégoût et d'un peu de remords : « Conscience ! Conscience ! que vous êtes rude en temps de guerre ! Comme les malheurs publics augmentent et renforcent votre voix ! »

Il est ainsi. La grande clameur de guerre ne couvre pas la voix de la conscience; il semble qu'elle l'agrandit, l'amplifie et la renforce.

Mais cela ne dure qu'un temps. Ce grand dialogue entre la conscience et nous a plusieurs scènes ou plusieurs phases. Il arrive un moment où la conscience, au lieu de nous confondre, nous encourage, et au lieu de nous abattre, nous prend par la main et nous relève. Ce n'est pas qu'elle oublie nos fautes et nos manquements passés; elle ne laisse pas de nous les rappeler encore, comme en sourdine; mais en même temps elle nous reconforte.

Elle nous dit : « Tout cela sera oublié de moi, comme de tous, si maintenant, si désormais tu te consacres tout entier, selon tes forces, à la cause commune, si tu le fais, non plus l'homme d'un seul homme, à savoir de toi, mais l'homme de tous les concitoyens et compatriotes; si tu ne dédaignes pas d'avoir une âme commune, au lieu de te flatter d'avoir une âme particulière; si tu sais choisir mieux qu'autrefois tes exemples. Sais-tu où ils sont, les vrais exemples ? Voilà deux cent cinquante ans que La Fontaine te le disait déjà par avance :

Vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles;
Mais sûres cependant et quelquefois cruelles.

Ont-ils, ceux-là, une autre âme que celle de la patrie ? Se font-ils une part ? Se réservent-ils quelque chose ? Leur sacrifice n'est-il pas entier et leur dévouement intégral ? Ainsi tu dois être, c'est bien le moins, à l'abri des dangers, comme ils sont sous les mains innombrables de la Mort. Que le vieil homme soit brûlé en toi et qu'il ne demeure, pour tout le temps de la guerre et pour le temps d'après, s'il l'en reste, que l'homme des temps nouveaux, que l'homme qui n'est qu'un morceau et qu'un organe du grand corps national. »

Ainsi, plus douce, sévère encore et, sinon impérieuse, toujours dominatrice, parle la conscience, après les premiers coups portés, après le choc de la guerre déclarée et déchainée.

Les deux parties de son grand discours intérieur, les deux points de sa harangue oraculaire, rappelons-nous-les également. Méditons-les également aux heures d'inquiétude et aux heures d'espérance; aux heures ténébreuses et aux heures à demi claires. Imprimons-les dans notre esprit avec le battant de la volonté, de manière à en faire notre constitution intérieure et notre code, de manière à les relire un jour sous ce titre : Ce que me disait ma conscience pendant la guerre.

Emile Faguet,
de l'Académie française

Ce que l'on dit

En attendant...

Certains de nos confrères prétent au président Wilson les plus machiavéliques intentions : il ne serait qu'une édition américaine du fameux « roseau peint en fer ». Ce ne serait que pour la galerie, ce ne serait que par manœuvre électorale qu'il aurait adopté une si énergique attitude, après avoir fait montre d'une si longue patience : avant toutes choses il souhaite d'être réélu.

Quand cela serait, ce serait un désir trop naturel pour qu'on lui en tienne rigueur. Et la chose ne nous intéresserait, nous qui sommes en guerre contre l'Allemagne, qu'en ce qui touche la question de savoir par qui, si le président Wilson n'était pas réélu, il serait remplacé : si nous ne changerions pas alors notre cheval borgne contre un aveugle, ou si d'impérieuses nécessités intérieures n'imposeraient point à un Roosevelt une conduite pratiquement analogue à celle d'un Wilson.

Mais sans doute ne faut-il pas aller si loin. Il semble au contraire que l'intrigue germanophile qu'on vient de voir se développer au sein du Congrès des Etats-Unis et qui a réuni une minorité caractéristique montre quels avaient été, jusqu'ici, les motifs de la prudence présidentielle.

Les Etats-Unis, sur la question de la guerre entre la Quadruple Entente et les Empires du Centre, paraissent géographiquement divisés. Les plus anciens Etats, les vieux Etats situés à l'est des Alleghany, sont d'une façon manifeste, et l'on pourrait dans certains cas dire ardente, gagnés à la cause des Alliés. Au delà, il n'en va pas de même : les Etats agriculteurs de l'Ouest demeurent profondément indifférents à ce qui se passe en Europe, ou même sont influencés par le grand nombre de colons d'origine germanique résidant sur leurs territoires.

Il fallait donc, à leur égard, poser le problème de telle sorte que l'honneur des Etats-Unis parût engagé à tenir tête au comte Bernstorff. C'est à quoi M. Wilson semble être parvenu : et cela n'était pas sans doute si commode qu'à Paris on était disposé à le croire.

Pierre Mille.

On sait que, les jeunes avocats étant pour la plupart mobilisés, le bâtonnier Henri-Robert vient de faire appel au gracieux concours des « anciens » de l'Ordre. Les vieux maîtres du barreau sont, paraît-il, enchantés de rentrer au palais... et en rejuvenissent l'atmosphère.

L'urbanité de leurs manières a provoqué l'engouement du public féminin. Les « plaideuses » citent à l'envi ce trait charmant de M^e X..., qui, dans son cabinet de consultation qu'il vient de rouvrir, offre des bonbons à ses clientes... M^e X... a 80 ans !

Ces vieilles renommées qui « redébutent » ont des ardeurs de néophytes...

Mais vivre sans plaider, est-ce un contentement ?

Hier, dans un salon, M^e Z..., rejetant en arrière sa tête blanche, déclarait avec coquetterie qu'il allait « remettre sa robe de printemps ».

Une jeune Parisienne murmura, non sans malice : — Elle doit être comme la mienne... à la mode de 1830 ?

Et le vieux maître s'excusa en souriant d'avoir joué au petit-maitre !

Il y a à Paris une rue du Commandant-Marchand, dans le voisinage de la Porte-Maillot. Elle est habitée par des personnalités parisiennes assez notoires. Un correspondant de l'une d'elles crut, au lendemain de l'offensive de Champagne, pouvoir libeller ainsi le nom de la rue :

Rue du Général-Marchand

Mais l'administration des postes ne connaît pas les nominations faites sur le champ de bataille et la lettre fut retournée à l'expéditeur avec la mention : Pas de rue de ce nom à Paris !..

Ce Boulgre, ce Tsar des Boulgres, fut à un moment un Parisien boulevardier.

C'était au temps où le prince de Galles était le seul prince de Galles du monde et fumait ses cigares chez Durand ou à l'Anglais.

Or, Ferdinand jalousait le futur Edouard VII, comme un laquais libéré jalouse un ancien maître. Et c'est en laquais qu'il le jalousait.

Où avait diné le futur roi d'Angleterre, le lendemain dinait Ferdinand. Il se faisait servir les mêmes plats plus un, faisait une orgie de cigares, s'enquerrait, sans discrétion d'ailleurs, du pourboire laissé la veille et donnait davantage.

Malgré cela, la popularité boulevardière ne venait pas.

Alors, Ferdinand fit de la publicité payée. Mieux. Même durant ses absences de Paris, il rentra à l'année des boulevardiers douteux et même des journalistes, afin que ceux-là parlent de lui, afin que ceux-ci en écrivent.

Quand Ferdinand fut nommé tsar des Boulgres, la rente fut augmentée, pour certains du moins.

Mais quand éclata la guerre actuelle, Ferdinand coupa-t-il ses « allocations » ?

Nous posons le point d'interrogation.

LES « BONSHOMMES »

Le joli nom ! Et comme il leur va bien ! Comme il est gai, avenant, plein d'entrain ! Comme il est cordial et affectueux ! C'est le vrai nom de nos braves, celui qu'ils se donnent entre eux, au lieu de l'horrible mot : « poilu », dont ils ne se sont jamais servi et qu'ils abominent.

Poilu ? pourquoi « poilu » ? D'abord, ils sont coquets, ils se rasent toutes les fois qu'ils le peuvent; il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles pour qu'ils laissent leurs joues envahir par la barbe, ou alors, c'est une belle barbe, imposante, ou finement taillée, comme celle des princes valois. Ils ne sont pas poilus; ils n'y tiennent nullement. C'est à l'arrière qu'on a trouvé l'expression heureuse, et c'est bien, en effet, un terme d'arrière.

Mais, entre eux, dans l'intimité quotidienne de la dure vie des tranchées ou du cantonnement, où tout est en commun, la peine et les rares plaisirs, où l'on partage en frères le tabac, le vin et les friandises des paquets envoyés par les parents, où l'on dort sur la même botte de paille, entre eux, ils s'appellent les types, ou, plus affectueusement et plus communément : les bonshommes.

Un rien de raillerie, en ce néologisme charmant, tempère ce qu'il a de tendre, d'ingénu. Je ne connais pas de sobriquet qui manifeste plus de tact. Et même, si on ne le savait pas, on jurerait qu'il est sorti, tout inconsciemment, du clair et profond génie populaire de la France.

Les bonshommes ! Rien qu'à prononcer ce mot, l'on évoque, irrésistiblement, une troupe de ces braves soldats aux yeux clairs et candides, comme seuls ils en ont, et il semble qu'ils se frappent mutuellement sur l'épaule en manière de bourrade, mais avec une secrète tendresse, comme pour se dire les uns aux autres : « Mon vieux, je suis là ! Ne t'en fais pas. Si tu tombes, tu as un camarade qui te ramassera. Ou est des frères. Tu es mon bonhomme, comme je suis le tien. Et, à nous tous, on est les bonshommes. Voilà un mot que les pédants d'Allemagne ne pourront jamais traduire dans leur langue et que peut-être ils traiteront de barbarisme, les Barbares ! — FRANÇOIS DE MIOMANDRE.

On vient d'interdire, à Moscou, vingt sociétés allemandes :

- Société de secours aux Allemands réfugiés;
- Société de secours aux Allemands faillis;
- Société de secours aux Allemands malades;
- Société évangélique;
- Société luthérienne;
- Société intellectuelle;
- Société pour la culture en commun;
- Etc., etc.

Vingt d'un coup.

On balaie, à Moscou. Le balai russe fait vite et bien.

— Et ces sociétés, des organisations d'espionnage ?

— *Naturlisch...*

Le 12 mars prochain aura lieu, en matinée, à l'Opéra de Monte-Carlo, une représentation de gala au bénéfice du « Refuge Star and Garter » et de la Croix-Rouge en France. Cette matinée de bienfaisance est placée sous le haut patronage d'un comité d'honneur, dont Son Altesse Royale le prince de Monaco a daigné accepter la présidence et qui compte parmi ses membres les plus éminents : Son Excellence lord Bertie of Thame, ambassadeur de Grande-Bretagne et d'Irlande à Paris, et the Hon. Arthur Stanley, président du Comité exécutif du British Red Cross and order of Saint-Jean. Ce spectacle comprendra deux chefs-d'œuvre de l'Ecole française contemporaine : *Hélène*, de Saint-Saëns, et *Thérèse*, de Massenet, avec une distribution digne de ces deux noms illustres.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

LES COMBATS DU MÉTRO

Existe-t-il encore un colossal penseur boche qui parle de la dégénérescence française au point de vue guerrier? S'il s'en trouve un, par hasard, on pourrait le prier d'aller faire un tour à Verdun, pour voir un peu... Et puis, on devrait aussi le conduire dans le Métro, à Paris.

Là, le penseur à lunettes se rendrait aisément compte de la prodigieuse combativité des Français et des Françaises. Tudieu! la belliqueuse race!... Et notez que les terribles combattants du Métro ne sont point du tout des gaillards du front, endurcis et aguerris par dix-huit mois de campagne : mais de braves dames, au contraire, de paisibles vieillards et des personnes ordinairement débonnaires. Et observez encore qu'il ne s'agit nullement d'enlever de haute lutte la butte de Tahure ou quelque tranchée insolente; loin de là; toute l'affaire ne consiste qu'à monter avant son voisin le plus proche dans un wagon qui vient de s'arrêter là devant les yeux et à portée de la main... Et c'est pour ça qu'on se défonce les uns les autres, qu'on se piétinerait, qu'on s'étriperait et se décervèlerait!... Allons, n'avons-nous pas l'instinct de la bataille dans le sang? Il faut orgueilleusement avouer que si.

Les combattants du Métro sont de diverses sortes, ou plutôt — demeureurs militaires — appartiennent à diverses unités facilement réparables. Il y a d'abord l'armée des dames d'un certain âge : effrayantes, celles-là, les pires de toutes! Revêches et furibondes, inexorables; il faut qu'elles passent coûte que coûte, elles égorgeraient plutôt père et mère, et la terreur les suit : ce sont de rudes Amazones!

Il y a ensuite le régiment des gros messieurs : beaucoup moins venimeux et acharnés que les vieilles dames, ils opèrent cependant d'assez redoutables trouées. Nous les comparerons à l'artillerie lourde, avec laquelle, en somme, il n'y a pas lieu de plaisanter.

Il y a la troupe innombrable, légère, tourbillonnante, sans cesse envolée et toujours revenue, des petites demoiselles de magasin, couseuses et trottins, qui vont et viennent d'une station à l'autre, au gré de leurs courses et qui se comportent vraiment dans la mêlée avec un surprenant esprit d'offensive et une furia toute particulière.

Il y a encore la cohorte plus lente, mais sournoise, mais traîtresse et atroce, des vieux messieurs. Ils sont là, majestueux et dignes, paraissant dire à chacun : « Je suppose que vous n'allez pourtant pas bousculer un homme vénérable comme moi, aux cheveux gris ». On veut s'écarter un peu, les laisser passer : or, le wagon n'est pas plutôt en vue, qu'ils renversent tout, bouleversent, écrasent, et vous lancent, après cela, des regards offensés. Ah! si c'est canaille, les vieux messieurs!...

Quant à l'assaut lui-même, lors de l'arrivée des wagons, quant à la ruée des assaillants qui prétendent monter, contre les assaillis qui voudraient descendre, quant à l'horrible massacre mutuel des soldats de chaque camp, nous renonçons à décrire de telles scènes. Le vers épique seul y pourrait atteindre. Qui nous donnera le romancero du Métropolitain?

La politesse souffre beaucoup, au cours de luttes épouvantables. Aussi bien, il est de fait que le Métro développe merveilleusement les vilaines façons de contemporains. On est déjà si malappris, presque partout!... Ma cousine Charlotte, qui se pique d'élever ses deux jeunes enfants dans la pratique d'une fine courtoisie, se sent souvent bien découragée. Je cherche à la raffermir.

— Persévérez, Charlotte, vous êtes dans le vrai. Vos petits pourront légitimement mépriser un jour tant de rustaude et de malotrus qui les entoureront...

— Et comment cela, donc?
— Mais en se montrant plus polis qu'eux, et avec eux, précisément.

Marcel Boulenger.

LE GÉNÉRAL GALLIENI

n'a pu se rendre hier au Sénat

La commission sénatoriale de l'armée s'était réunie hier, pour entendre le ministre de la Guerre. Mais le général Gallieni, n'a pu se rendre au Sénat. La réunion a donc été renvoyée.

Nous croyons savoir, d'autre part, que le général Gallieni va na

quelque repos.

LE RAJEUNISSEMENT DES CADRES DE LA MARINE

La promulgation de la loi modifiant la limite d'âge des officiers de marine vient d'avoir ses premières conséquences; hier, par application de cette nouvelle loi, un décret a fait passer dans la 2^e section du cadre de l'état-major général de l'armée navale sept vice-amiraux qui ont dépassé l'âge fixé par la loi, soit soixante-deux ans au lieu de soixante-cinq, limite précédemment fixée par la loi du 10 juin 1896 : les vice-amiraux Boué de Lapeyrère, de Marolles, Auvert, Le Pord, Perrin, Amelot et Sourrieu.

L'amiral Boué de Lapeyrère, qui devait être seulement atteint par la limite d'âge le 18 janvier de l'année prochaine, a été ministre de la Marine de 1909 à 1911, et a été nommé au commandement en chef de la première armée navale le 5 août 1911, qu'il a occupé jusqu'au mois d'octobre dernier.

Le vice-amiral de Marolles devait rester dans l'activité jusqu'au 5 mai prochain; il est actuellement préfet maritime à Toulon.

Le vice-amiral Auvert, dont l'âge devait le maintenir en activité jusqu'au 14 février 1918, est préfet maritime, commandant l'arrondissement algéro-tunisien, à Bizerte.

Le vice-amiral Le Pord, actuellement sans emploi, aurait été atteint par la limite d'âge le 20 décembre prochain.

Le vice-amiral Perrin, né le 24 février 1852, est préfet maritime à Lorient.

Le vice-amiral Amelot, né le 8 décembre 1852, occupe les fonctions de directeur militaire des services de la flotte.

Le vice-amiral Sourrieu, né le 7 août 1853, est préfet maritime à Rochefort.

Le nombre des vice-amiraux atteints est très important, si l'on songe que le cadre total réglementaire est de quinze vice-amiraux.

Le cadre des contre-amiraux va aussi être touché, car la loi abaisse de soixante-deux ans à soixante ans la limite d'âge de ces derniers.

Quatre contre-amiraux dans le cadre d'activité ont dépassé la soixantaine : MM. Le Camellier, Ylier, Pradier et Papaix, et d'autres sont bien près d'atteindre cet âge. Pour le remplacement des vice-amiraux et le passage dans la 2^e section, il faudrait compter onze vacances, ce qui représente plus du tiers du cadre entier. La loi, toutefois, permet un tempérament à son exécution par trop stricte; l'article 1^{er} prévoit en effet que les promotions résultant des admissions dans la 2^e section du cadre ou des admissions à la retraite pourront être échelonnées suivant les nécessités du service.

Il est de plus à constater que certaines nominations de vice-amiraux et aussi de contre-amiraux ont été faites en excès sur le chiffre réglementaire, notamment celles des amiraux Guépratte, Ronarc'h et de Bon, promus pour faits de guerre; les mouvements dans le cadre seront donc diminués d'autant.



AMIRAL BOUÉ DE LAPEYRÈRE



AMIRAL DE MAROLLES



AMIRAL AUVERT (Phot. H. Manuel)

Les Allemands trouveront sur la rive gauche de la Meuse un autre Douaumont

C'est le 25 février que, par suite de notre mouvement de repli entre la Meuse et la Woëvre, nos lignes de la Meuse ont été reportées au pied des côtes de Meuse afin de ne pas risquer d'être prises à revers par l'ennemi.

Il était facile de voir que tôt ou tard il faudrait remanier également nos positions de la rive gauche de la Meuse. Il fut décidé que ce remaniement n'aurait lieu qu'après une attaque. On pouvait attendre, en effet, parce que le cours de la Meuse, en ce moment débordée, protégeait nos positions contre les mouvements de flanc de l'infanterie ennemie : le danger n'était donc pas immédiat. D'autre part, une attaque de front contre ces positions qui s'élèvent par degrés successifs devait coûter à l'ennemi de lourdes pertes. Nous avons donc attendu.

Voyant que nous ne bougions pas, il a fini par se décider, bien à regret, à rassembler des troupes sur la rive gauche de la Meuse pour nous enlever ce que nous ne voulions pas lui céder. Nos prévisions se sont accomplies : ce n'est qu'après plusieurs attaques, qui lui ont coûté fort cher, qu'il a réussi à s'emparer du village de Forges. Or, ce village, situé au contact de ses lignes et entièrement immergé dans les marécages formés par le ruisseau et par la Meuse, n'était pour nous qu'une position avancée, dénuée de toute valeur stratégique.

L'ennemi a été à ce point épuisé par son attaque qu'il n'a pu tenter que le lendemain, après avoir reposé et reformé ses unités, l'assaut des pentes qui montent, au sud de Forges, vers la côte de l'Oie. Il y a mis, à ce qu'on croit, tout un corps d'armée. Mais ces pentes, exposées en espalier au feu des batteries que les Allemands ont installées sur la rive droite de la Meuse, entre Brabant-sur-Meuse et Samogneux, ne pouvaient abriter les nôtres, ni recevoir aucune organisation défensive. Ce n'est qu'après une journée de pénibles combats, et à la faveur d'une attaque de flanc exécutée par les terrains inondés qui bordent la voie du chemin de fer, que les Allemands sont parvenus à nous en déloger. Pendant ces attaques, l'ennemi, empêtré dans les marais et pris sous le feu de nos batteries situées plus au sud, a tant souffert qu'une nuit de repos lui a été de nouveau nécessaire.

Le résultat, c'est que nous avons abandonné à l'ennemi des positions à peu près intenable, comme sont pour lui celles de Champneuville et de la côte du Talon, parce qu'elles sont comprises, elles aussi, dans une boucle de la Meuse, dirigée en sens inverse de la précédente. Mais au lieu de les donner, nous les avons vendues, et fort cher. Or, tous les témoignages s'accordent à montrer l'ennemi très ému par les pertes que nous lui faisons subir; la déception des soldats est d'autant plus vive que les officiers leur avaient promis une marche triomphale, l'artillerie devant se charger de leur ouvrir le passage.

L'heure approche où la lutte, sur la rive gauche comme sur la rive droite de la Meuse, sera engagée aux abords de notre position principale. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, tout porte à croire que l'ennemi, qui arrive devant ces positions fatigué par ses attaques antérieures, ne pourra les entamer qu'au prix de pertes si lourdes que, finalement, son offensive y trouvera son point d'arrêt.

Jean Villars.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Qui dirige l'offensive allemande?

Il est difficile de préciser qui dirige actuellement l'offensive allemande sous Verdun. La presse germanophile des Etats-Unis laisse entendre que le kronprinz aurait abandonné la direction des opérations au duc de Wurtemberg. La chose n'est pas impossible. Toutefois, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il y a dans la manière dont l'action est menée une vigueur et une ténacité qui rappellent bien le style des attaques de Mackensen.

L'intervention du général qui dirige l'offensive contre la Galicie paraît même d'autant plus plausible qu'il est évident qu'à Verdun le kaiser cherche une décision immédiate.

Les sacrifices allemands devant Verdun

Pour nourrir leurs formidables attaques, les Allemands ont été obligés de tirer des renforts considérables de leurs dépôts. Tous les prisonniers capturés sur le front de la région de Verdun disent que la plupart des régiments qui furent lancés

à l'assaut, à partir du 21 février, avaient reçu des contingents nouveaux de l'intérieur. Les bataillons ainsi reconstitués ont été, dans certains cas, aux deux tiers détruits.

Nous avons déjà cité les aveux significatifs des prisonniers allemands qui furent pris dans les journées du 21 au 25 février ; ceux que nous avons faits depuis confirment l'énormité des pertes allemandes et témoignent du découragement qui commençait à peser sur le moral de l'ennemi.

Un prisonnier de la 4^e compagnie du 24^e régiment d'infanterie (6^e division, 3^e corps d'armée), a déclaré : « Je suis arrivé sur le front le 25 février avec un détachement de 150 hommes. On nous dirigea sur le 1^{er} bataillon qui se trouvait alors dans le bois au nord du fort de Douaumont. La 4^e compagnie, à laquelle je fus affecté, avait été terriblement éprouvée au cours des combats du 21 au 25 février. Ceux de mes camarades qui avaient échappé au massacre parlaient avec effroi de ces heures sanglantes et ne faisaient des vœux que



LE DUC DE WURTEMBERG
qui commanderait devant Verdun

pour la relève : tous étaient impatients de sortir de cet enfer.

Le major Morath, d'autre part, écrivant, non plus dans le *Berliner Tageblatt*, mais dans la *Nouvelle Presse Libre* de Vienne, ne dissimule pas que l'Allemagne devra encore consentir des sacrifices terribles pour aboutir devant Verdun :

Sans sacrifices, sans de lourds sacrifices, la grande bataille de Verdun ne pourra pas être conduite à une fin victorieuse, mais notre armée est décidée à faire ces sacrifices, et notre peuple les approuve. La France, qui voulait se ménager en temporisant une guerre de positions se voit de nouveau en présence d'une diminution dangereuse de ses forces.

Le combat du bois d'Haumont

Le récit d'un soldat du ...^e d'infanterie, soigné dans un hôpital militaire de Troyes, apporte un jour nouveau sur l'action qui s'est déroulée le 26 février dans le bois d'Haumont.

« Nous étions, dit-il, en réserve sur les limites du bois d'Haumont tandis que les ...^e et ...^e bataillons de chasseurs à pied luttaient avec acharnement près de nous dans le bois des Caures. Ils avaient à leur tête le lieutenant-colonel Driant.

« Nous nous rendîmes compte nettement à un certain moment, que les chasseurs étaient débordés sur leurs ailes et menacés d'encerclement.

« Ils disparaissent dans le bois, où la lutte se poursuit de plus en plus âpre. Dès lors, les phases du combat nous échappent.

« Au bout de quelque temps, nous voyons reparaître une fraction de chasseurs. Ils s'avancent vers nous et nous les attendons sans défiance. Quand ils sont à bonne portée, ils nous saluent d'un feu de peloton.

« Notre surprise fut courte. Les Boches avaient réussi à faire prisonnier un groupe de chasseurs. Avec la perfidie qui les caractérise, ils avaient aussitôt revêtu leurs uniformes et étaient venus nous attaquer.

« Rendus furieux par ce lâche procédé, nous réussissions à contenir la colonne d'assaut qui montait derrière les pseudo-chasseurs. L'action fut rude mais concluante. Les Boches vinrent se briser sur la lisière du bois d'Haumont. Leur traîtrise ne leur a pas réussi.

Les commentaires de la presse allemande

La *Gazette de Francfort* écrit :

« Quand on confronte les derniers communiqués allemands et français, on voit que notre communiqué ne mentionne pas le bombardement des lignes françaises à l'ouest de la Meuse, bombardement désagréable aux Français et visiblement très violent. D'autre part, les bulletins français ne donnent pas d'indications sur le fait mentionné dans le communiqué allemand du feu de l'artillerie française en Champagne qui a atteint « la plus grande violence ». Cela est remarquable.

D'une manière générale, une certaine réaction de nos ennemis se fait sentir à divers endroits du front, en réponse à nos attaques près de Verdun.

Il est clair que les ennemis n'épargneront pas les tentatives de dérivation, mais il est non moins clair que, du côté allemand, on a compté également avec ces éventualités et qu'on ne s'en laissera pas le moins du monde troubler près de Verdun.

Dans la *Gazette de Voss*, M. Georges Bernhard, son directeur, après avoir signalé, lui aussi la probabilité d'une contre-offensive française, ajoute :

« Les gens qui voudraient traverser l'histoire en express trouvent que les événements devant Verdun ne vont pas assez vite. Ils le disent en fronçant le sourcil, et leurs disciples répètent le texte inventé par les Français et les Anglais, d'après lequel les attaques allemandes sont arrivées à l'épuisement. Nous ne voudrions pas, certes, contribuer à donner à notre peuple des espérances couleur horizon. Les armées allemandes ne peuvent naturellement pas toujours remporter des victoires. Mais on devrait bien faire à notre haut commandement, en raison de ses actes antérieurs, le crédit d'admettre qu'il n'aurait pas engagé sans précautions puissantes des opérations de cette importance ; et si une opération était obligée de s'arrêter après le premier choc, c'est qu'elle aurait été insuffisamment préparée.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 8 Mars (584^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Champagne, dans la région à l'est de Maisons-de-Champagne, nous avons déclenché une attaque qui nous a remis en possession des éléments de tranchées enlevés par l'ennemi le 6 mars. Au cours de cette action, nous avons fait 85 prisonniers, dont 3 officiers, et pris une mitrailleuse. Une contre-attaque de l'ennemi, dirigée un peu plus tard sur les positions tenues, a été repoussée.

En Argonne, notre artillerie a canonné les routes de la région de Montfaucon sur lesquelles des transports automobiles étaient signalés.

Dans la région au nord de Verdun, on ne signale aucun changement au cours de la nuit. Les Allemands ont poursuivi le bombardement de notre front à l'ouest de la Meuse sans tenter aucune action d'infanterie. Nos batteries ont répondu énergiquement au tir de l'adversaire dans ce secteur, ainsi qu'à l'est de la Meuse où le bombardement a été intermittent.

En Woëvre, très vive lutte d'artillerie. Nous avons bombardé Blanzée, Grimaucourt et les abords de Fresnes. Une attaque de l'ennemi sur la voie ferrée et la route de Manheulles a été brisée par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de l'Aisne, tirs de destruction sur les ouvrages ennemis du plateau de Craonne et des environs de Pasly, nord de Soissons.

En Argonne, nous avons exécuté des concentrations de feux sur les organisations allemandes de la Haute-Chevauchée et du bois de Cheppy.

A l'ouest de la Meuse l'ennemi a tenté de progresser à nouveau, au cours de la journée, à la faveur d'un intense bombardement. Une attaque à gros effectifs dirigée sur nos positions de Béthincourt a été repoussée. Une contre-attaque déclanchée par nous sur le bois des Corbeaux, où les Allemands avaient pénétré hier, a rejeté l'ennemi de la majeure partie de ce bois, dont il n'occupe plus que l'extrémité est.

Sur la rive droite de la Meuse, le bombardement a repris avec une grande violence dans la région de Douaumont, où les Allemands ont tenté, sans succès, d'attaquer nos lignes à l'est du fort. A la suite d'une action d'infanterie, l'ennemi est parvenu à réoccuper la redoute d'Hardaumont, que nous avions enlevée hier.

En Woëvre, la lutte d'artillerie s'est maintenue très vive. Nos batteries des Côtes de Meuse ont combattu énergiquement l'artillerie allemande.

En Haute-Alsace, une attaque à la grenade nous a permis de réoccuper quelques éléments de tranchées pris par les Allemands, le 12 février, à l'est de Seppois.

LA GUERRE AERIENNE

Un de nos groupes de bombardement composé de seize avions a lancé cent vingt-quatre obus de tous calibres sur la gare de Metz-Sablons, où se trouvaient plusieurs trains. Les projectiles ont bien porté. Une escadrille d'avions ennemis a tenté de donner la chasse à nos avions qui sont rentrés à leur terrain d'atterrissage, à l'exception d'un seul qui a été contraint d'atterrir par suite d'une panne.

APRÈS LE VOTE DE LA CHAMBRE ITALIENNE

Le ralliement des partis autour de M. Salandra

Une majorité de 281 voix contre 25 constitue pour M. Salandra un brillant et légitime succès ; à travers toutes les rivalités personnelles, toutes les nuances d'opinions et de coleries que la guerre même ne saurait nulle part effacer complètement, nous voyons là un hommage du parlement italien à un acte de volonté. Chez toutes les puissances de l'Entente, les peuples et leurs représentants n'hésiteront pas à suivre des gouvernements qui gouvernent.

Or, M. Salandra a donné l'impression très nette qu'il ne s'en tient pas à des paroles ; on a senti aussi que sa résolution est celle du premier citoyen de l'Italie, qui comprend si pleinement ses devoirs et tient à ne laisser périr aucun de ses droits, car il est uniquement soucieux du bien de l'Etat. Les socialistes intransigeants (on les appelle officiels, en Italie), cherchaient des chicanes au cabinet sur une loi relative aux allocations aux familles de militaires. M. Salandra leur fit remarquer que certaines discussions étaient peu opportunes ; c'est là-dessus qu'il fut amené à poser la question de confiance : il l'a fait carrément, et certes, n'y a rien perdu.

Il avait, en effet, laissé prévoir que, si le temps de la Chambre était gaspillé en des débats inutiles, il pourrait recourir à la prorogation ou à la dissolution ; rien n'est plus constitutionnel. Mais le président du Conseil, informé que ses paroles avaient ému diverses susceptibilités, les a reprises en les confirmant. Il a ainsi démontré qu'une seule préoccupation domine pour lui toute la politique italienne : la guerre que l'Italie conduit sans faiblesse, en accord confiant avec ses alliés ; il se pose, une fois de plus, en chef dont les résolutions ne sont celles ni d'un étourdi ni d'un trembleur. A côté d'un souverain dont la personnalité marque déjà dans l'histoire, M. Salandra prend rang parmi les fondateurs de la grande Italie.

L. B.

La famille royale du Monténégro quitte Lyon pour Mérignac

LYON. — Le roi et la reine de Monténégro, les princesses royales, le prince Pierre, M. Mouchekovitch, président du Conseil de Monténégro en France ; M. Brunet, chargé d'affaires du Monténégro en France ; M. Bernet, consul général à Paris ; les généraux et officiers de la suite du roi sont arrivés à la gare de Perrache un peu avant 9 heures. Les honneurs ont été rendus dans la cour de la gare par un bataillon d'infanterie coloniale ; les clairons ont sonné aux champs au moment où le roi est descendu de voiture.

Le train spécial comprenait deux voitures du train présidentiel, mises à la disposition du souverain par le président de la République.

Le roi, très ému, a remercié avec beaucoup de cordialité le maire de Lyon pour l'accueil qui lui a été fait sur la terre d'exil par la municipalité lyonnaise.

Au moment où les souverains sont montés dans le wagon-salon, on a apporté de nombreuses et superbes gerbes de fleurs offertes notamment au nom de la ville de Lyon.

Le gouvernement monténégrin s'installera boulevard de Caudéran, à Bordeaux, à proximité de la route de Mérignac.

L'arrivée à Bordeaux

BORDEAUX. — Le train spécial amenant les souverains du Monténégro et la famille royale est arrivé en gare de Saint-Jean, à 10 h. 50. Le préfet de la Gironde, accompagné du maire de Bordeaux et du général Marabail, commandant la 18^e région, monte dans le wagon-salon des souverains et leur souhaite la bienvenue au nom du gouvernement. La réception terminée, les souverains et leur suite sortent de la gare.

A ce moment, la foule très nombreuse malgré le temps incertain, acclame longuement le roi et la reine. Les souverains paraissent sensiblement touchés de cet accueil chaleureux et sympathique. Ils saluent la foule qui continue ses acclamations.

Le cortège se forme pour se rendre en automobile au Palais-Royal, situé sur la commune de Mérignac, à six kilomètres de Bordeaux. Tout le long du parcours, les maisons sont décorées de faisceaux de drapeaux. La foule fait aux souverains des ovations enthousiastes.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Le vote de mardi achève la dérouté des germanophiles

La victoire du président Wilson est aujourd'hui complète : nous avons annoncé hier, en dernière heure, un premier vote de la Chambre des représentants, très significatif en ce sens ; un second scrutin n'a pas été moins catégorique. Dans le premier débat, il s'agissait d'atteindre obliquement M. Wilson, en faisant porter la discussion sur sa politique générale ; ses adversaires pacifistes, qui collaborent indirectement avec la propagande du comte Bernstorff, auraient, en cas de succès, enveloppé dans une condamnation générale les décisions du président particulières à la guerre sous-marine ; ils ont été battus, car à la grosse majorité de 256 voix contre 160, la Chambre a résolu de ne traiter d'autre question que celle de la guerre sous-marine.

Passant au fond, comme l'on dit au Palais, elle a discuté la motion de M. Mac Lemore, copie de celle de M. Gore, dont le Sénat avait fait justice. Cette fois, la majorité du président a sensiblement augmenté, 276 voix contre 143 ; ce progrès est d'autant plus remarquable que, dans tous les Parlements du monde, les partis s'acharnent moins vivement, dès qu'un premier scrutin a fixé la victoire ; il nous fournit donc la preuve que, sur le point précis de la politique sous-marine, l'opinion du président est partagée par une majorité qui tient à s'exprimer ; symptôme révélateur de l'intérêt que les électeurs portent à cette discussion et de la conclusion que la plupart d'entre eux en espèrent.

Le fait est désormais éclatant : les deux Chambres américaines ont refusé d'interdire aux citoyens des Etats-Unis de s'embarquer sur les bâtiments de commerce, même armés pour leur défense. Si les équipages de von Tirpitz coulent un paquebot portant des Américains, le président pourra, sûr d'avoir tout le pays derrière lui, rompre les relations diplomatiques, ou prendre toute autre disposition qu'il jugera opportune ; il n'a plus de suggestions à attendre de Berlin.

Dès aujourd'hui, sa situation présidentielle nous paraît consolidée ; sa situation internationale est singulièrement agrandie ; il a formulé, sans céder à l'intimidation, ni accepter des concessions ambiguës, un principe de haute portée morale. Au cœur de la crise présente, assurer que « partout dans le monde tout Américain jouira des facultés que le droit des gens lui confère », c'est préparer pour les conférences internationales qui suivront le traité de paix, des nouveautés juridiques et diplomatiques fécondes, dont le président Wilson gardera la gloire de s'être fait l'initiateur.

Louis Bacqué.

STOCKHOLM. — Certains journaux allemands ont laissé entendre que le gouvernement suédois avortait ses ressortissants de ne pas s'embarquer sur des navires de commerce armés.

On dément catégoriquement cette nouvelle dans les milieux officiels suédois.

LE GÉNÉRAL ÉVERT



Le général Evert commande en chef les armées russes du front ouest. L'empereur de Russie vient de lui rendre visite à son quartier général.

VOIR AUJOURD'HUI
nos dépêches de
DERNIÈRE HEURE
en page 7

Lord Fisher rentrerait à l'Amirauté anglaise

M. Winston Churchill, qui fut ministre de la Marine, en Angleterre, a vaillamment gagné, sur le front de France, les galons de colonel. Entre deux batailles, il est venu siéger à la Chambre des Communes, dont il est membre ; il a prononcé, mardi dernier, un discours qui fut très écouté, mais qui n'a pas laissé d'étonner l'auditoire.

Lord Fisher, qui fut jadis son principal collaborateur technique à l'Amirauté, s'était séparé de lui et avait quitté le service, en raison de dissensions sur la conduite de la guerre. Aujourd'hui, M. Winston Churchill, ardent à parler comme à



LORD FISHER

combattre, vient affirmer au Parlement que la rentrée de lord Fisher à l'Amirauté est infiniment désirable. « Nous ne pouvons pas nous priver de nos meilleures forces ; aucune considération personnelle ne doit exister. »

Voilà de justes paroles ; mais l'amiral Maux, député de Portsmouth, les relève comme une manœuvre anti-ministérielle. Nous ne pouvons croire que telle ait été, en effet, l'intention de M. Churchill. Plus soigneusement encore que les parlementaires d'outre-Manche, en une affaire qui regarde qu'eux, nous éviterons de nous mêler de quoi que ce soit de cette controverse d'allure personnelle. Nous souhaiterions seulement au colonel Churchill de nouveaux et brillants succès sur le front français. — L. B.

LES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les Alliés comprennent tous le devoir financier nécessaire pour soutenir une lutte qui exige des dépenses croissantes : les Anglais, par une stricte économie, s'efforcent de constituer des épargnes qu'ils avancent à la Trésorerie ; les Italiens viennent d'affirmer leur volonté de poursuivre énergiquement cette guerre en assurant à l'émission d'un Grand Emprunt un succès véritable.

Nous devons prélever constamment sur nos ressources financières une part importante et en prêter le montant à l'Etat pour subvenir aux besoins de nos armées. Il faut tenir toujours notre puissance financière à son degré le plus élevé comme nos braves soldats affirment toujours glorieusement notre puissance militaire.

Notre meilleur moyen d'agir pratiquement est de continuer à souscrire aux Bons de la Défense Nationale. C'est à la fois venir en aide utilement au pays et effectuer un excellent placement temporaire.

Nous pouvons prêter nos capitaux pour 3 mois, 6 mois, un an. L'opération est simple, puisque l'intérêt, exempt d'impôt, est payable d'avance aux souscripteurs.

Ainsi que nous l'avons signalé, ces Bons de la Défense Nationale peuvent être obtenus immédiatement, presque partout — argent contre le titre des Bons — à Paris : à la Caisse centrale du Trésor, au Pavillon de Flore ; à la Recette Centrale, place Vendôme, 16 ; chez les percepteurs. En Province : chez les trésoriers payeurs généraux, receveurs des finances et percepteurs.

Rappelons que la Banque de France remet, dans les mêmes conditions, ces Bons de la Défense Nationale dans toutes ses succursales et bureaux auxiliaires.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.
Il ne coûte que 1 fr. 45 le demi-kilo.
C'est la meilleure des margarines.
Le « TIP » se conserve mieux que le beurre.
Livraison à domicile dans tout Paris.
Expédition Province franco postal domicile
contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40.
Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

CARNAVAL

BARCELONE.

Eh oui, il est au monde des villes où l'on joue le carnaval : Barcelone, par exemple. Le soleil, l'air tendre, et peut-être aussi quelque diable tentant, les joyeux vivants de la capitale catalane ont préparé des cortèges, des masques, des oripeaux.

L'arrivée à Barcelone, un soir de carnaval, en temps de guerre et pour un Français, est une chose inoubliable. Puis-je essayer d'en fixer ici le souvenir, pendant qu'on se bat aux confetti sous mes fenêtres, bien qu'il soit minuit passé ?

Après nos frontières, nos visites de passeports, nos « Taisez-vous, méfiez-vous », tout à coup, — le temps de franchir un tunnel, — c'a été, par un coup de magie, l'âme neutre révélée en l'un de ses jours d'insouciance, de débordante gaité. Mascarades sur tous les quais de gare, caricatures multicolores et vivantes dansant des rondes dans les villes que le train lentement traverse, guitares, tambourins, ollé, ollé !!

Barcelone... Le Paseo de Colomb étincelle de lumières, — la nuit étoilée est venue et il n'y aura pas de zepelin. Voilà ce que pense le Français et, dans l'instant, un tourbillon l'absorbe, l'entraîne : Les Ramblas, toutes proches, le happent dans leurs foules débordantes. Les yeux noirs, les mantilles en pointe, la polychromie des costumes carnavalesques, les serpents, les musiques burlesques qui défilent, les acclamations !... Carnaval n'a pas été dîner. Il est maître de la rue : il le sera cinq jours durant. Il lance des fleurs de papier au visage des femmes, il tire la barbe de l'étranger qui passe, il lance au ciel sa joie sans mélange dans des trompettes de carton. Il met du feu sous les paupières des jolies filles et du vif-argent dans leurs bottines vernies.

Eh bien, le savez-vous, il y a en ce moment, dans l'âme des alliés qui voyagent en terre neutre, un sentiment nouvel et magnifique : celui d'une pudeur digne, la pudeur de ne pas rire avec ceux qui rient parce qu'eux n'ont aucune raison d'être graves. Impossible de participer à toute cette allégresse barcelonitaine. Nulle tristesse en moi (pourquoi gémir, puisque notre glorieuse cause chaque jour va vers son couronnement ?) mais plutôt le désir très net de conserver, au fond de moi-même, intact, cet âpre privilège, cette amère fierté d'être le frère de ceux qui se battent pour la liberté du monde, peut-être un jour pour que les neutres continuent à danser et à rire.

Ils riaient, ils dansaient, ceux-là... La fête battait son plein. Tout à coup, par lesuelles latérales aux Ramblas, des crieries surgissent, chargés de papier : « Et Libéral ! Et Libéral ! » Ce sont les nouvelles du soir. Les orchestres suspendent leurs rythmes. On se forme en groupes. Un déguisé monte sur un banc. Il porte chapeau pointu et farineux, il est vêtu d'un sac rose à gros boutons. C'est le Gilles de Watteau, coureur de praline et de soleil levant. Il lit sans enlever son masque au pif énorme et vineux. C'est le communiqué qui, tragique de tout ce comique, sort de cette bouche de carton, agrandie de vermillon pur. Scène fantastique et belle dans son extravagance vulgaire ! « Les Français, les Français ! » réclame la foule. « Ils tiennent bon ! » Les masques, les belles lanseuses, les marchands de liqueurs, les passants masqués, applaudissent et trépignent. Ce n'est plus carnaval. C'est une minute de cœur à cœur avec nous...
... Je n'oublierai jamais ce communiqué-là.

Pascal Forthuny.



par l'emploi du
VIN DE VIAL
Son heureuse composition
**Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux**
En fait le plus puissant des fortifiants
convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.
DANS TOUTES LES PHARMACIES

Sur le terrain de l'offensive allemande



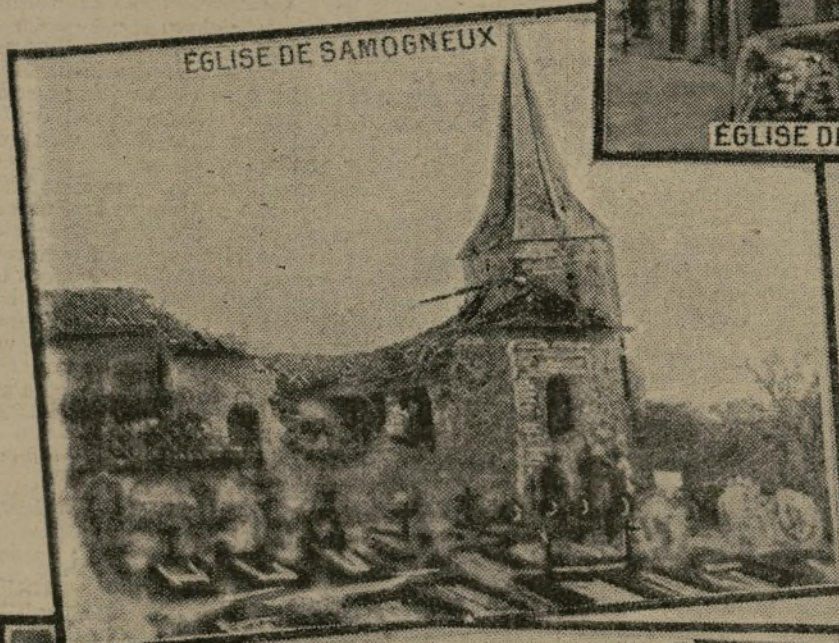
MAISON DETRuite A VERDUN



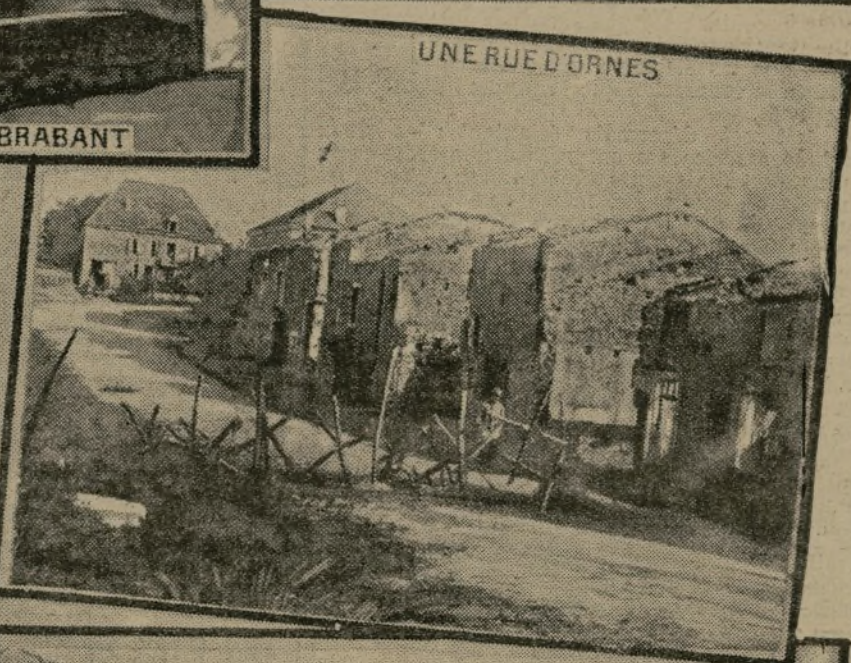
ÉGLISE DE BRABANT



BARRICADE A MOGEVILLE



ÉGLISE DE SAMOGNEUX



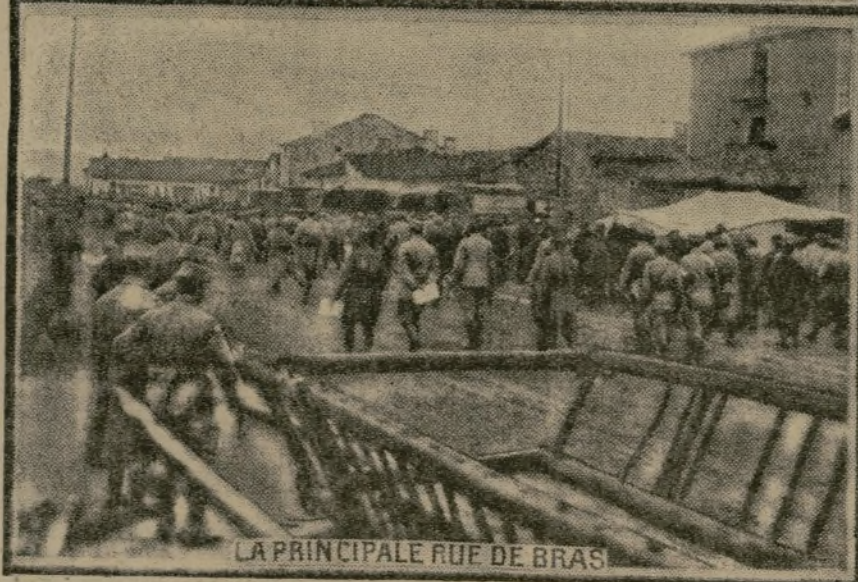
UNE RUE D'ORNES



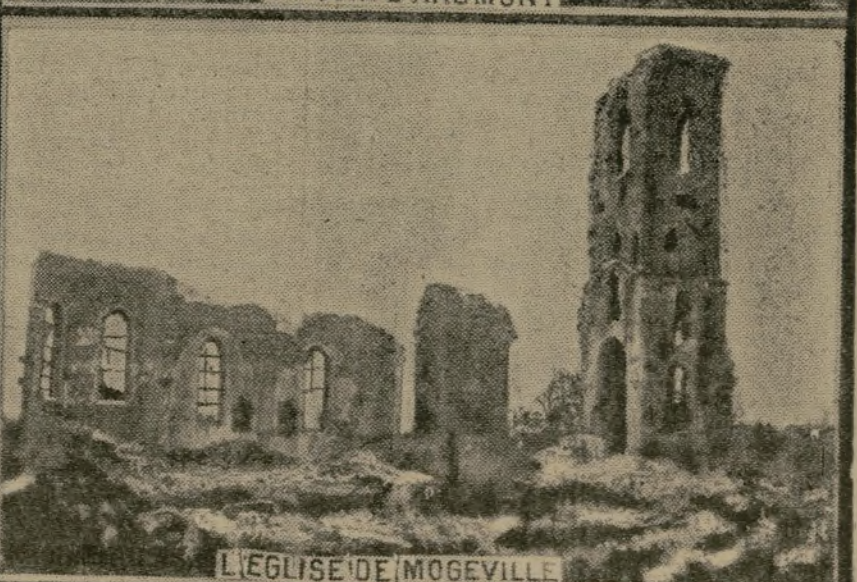
UNE RUE DE DAMLOUP



UN COIN D'HAUMONT



LA PRINCIPALE RUE DE BRAS



L'ÉGLISE DE MOGEVILLE

L'ennemi continue à attaquer avec violence à l'est de la Meuse, au nord de Verdun et en Woëvre. Ses efforts désespérés lui coûtent de nouvelles pertes, aussi formidables que les premières. On s'attend à ce que la bataille atteigne bientôt une grande intensité. Il est à prévoir que les Allemands ne réussiront pas mieux sur ce terrain qu'entre la côte du Poivre et le Douaumont, où l'énergique résistance de nos poilus ne leur a pas permis d'avancer depuis le début de la seconde attaque.

DERNIÈRE HEURE

LES ANGLAIS PUBLIENT un nouveau Livre blanc sur la piraterie allemande

LONDRES. — Le Livre blanc contient une réponse de sir Ed. Grey à la note allemande publiée le 15 février, repoussant la proposition de sir Edward Grey de soumettre à un tribunal impartial les affaires de l'Arabic, du Tuet, du sous-marin « E-13 » et conjointement celle du Baralong.

Sir Ed. Grey répète avec un redoublement d'énergie ses déclarations antérieures au sujet des trois premières affaires, dans lesquelles les Allemands ont violé brutalement les lois de l'humanité.

Au sujet du Baralong, sir Ed. Grey déclare que les conclusions allemandes sont basées sur des déclarations discordantes; il ajoute que le seul témoin du côté allemand dont les mouvements ont pu être contrôlés n'était pas en mer lors des événements dont il se prétend avoir été le témoin oculaire.

Sir Ed. Grey insiste donc pour une enquête complète et impartiale sur les quatre affaires.

Un des zeppelins du dernier raid sur l'Angleterre a été touché

LONDRES. — Les journaux de l'après-midi annoncent qu'un morceau de l'hélice du zeppelin qui passa dernièrement au-dessus du comté de Kent, a été ramassé, aujourd'hui, et remis à l'autorité militaire; le débris portait des traces d'obus.

La conférence commerciale des Alliés se réunira avant la fin du mois

LONDRES. — M. Asquith a annoncé qu'il espérait que la conférence commerciale des Alliés pourrait se réunir à Paris, dans le courant de la prochaine quinzaine.

Tous les Etats alliés y seront représentés.

Selon toutes probabilités, l'Empire britannique sera représenté en bloc, et non le Royaume-Uni d'une part et les colonies de l'autre.

Le premier ministre d'Australie à Londres

M. Hughes, premier ministre d'Australie, est arrivé mardi à Londres. Il aura d'importantes entrevues avec M. Asquith sur la question d'une entente commerciale.

Dans une interview accordée à des journalistes anglais, M. Hughes a déclaré que les Australiens étaient décidés « à arracher toutes les racines du commerce allemand en Australie ».

Communiqué britannique

LONDRES. — Communiqué britannique, front ouest, 21 heures :

Sauf dans le voisinage de la redoute Hohenzollern, où, hier soir, les Allemands ont subi des échecs dans leurs trois attaques à coups de grenades, la journée a été calme aujourd'hui.

Ce matin, au même endroit, les Allemands ont fait exploser une mine dont nous dominons l'entonnoir.

Les opérations d'artillerie, de mortiers de tranchées et de grenades sont fort actives entre Loos et la redoute Hohenzollern.

Communiqué belge

Actions peu importantes d'artillerie sur plusieurs points du front. Lutte violente à coups de bombes vers la Maison du Passeur.

Un duel au sabre entre journalistes italiens

ROME. — A la suite d'une vive polémique, deux journalistes, le docteur Palagodi, directeur de la Tribuna, et le docteur Francesco Coppola, rédacteur de l'Idée Nazionale, se sont battus au sabre dans les environs de Rome.

Après huit reprises très animées sous la pluie battante, le docteur Coppola reçut une blessure à l'avant-bras droit, à la suite de laquelle les médecins jugèrent que le combat devait cesser.

Les adversaires se sont réconciliés sur le terrain. (L'Information.)

La situation de la Turquie devient de jour en jour plus précaire

LONDRES. — Billis est tombé. Trébizonde est isolé. Enver pacha publiera sans aucun doute des communiqués prouvant, soit que ces places n'existent pas, soit que les Russes ont été anéantis. Et cependant il est facile pour tout le monde de voir que la situation de la Turquie devient désespérée. Disposant maintenant de Billis, ainsi que d'Erzeroum, les Russes sont maîtres d'une vaste région de l'Asie-Mineure, qui est presque vitale pour tout gouvernement turc, en raison de ses facilités d'approvisionnement en hommes et de ses ressources financières: en outre, les troupes turques d'Arabie sont en réalité séparées de celles qui sont encore en Asie-Mineure. Ce n'est que par un miracle que les forces turques qui ont combattu à Mouch et à Erzeroum pourront éviter la capitulation ou l'anéantissement. Les musulmans des possessions turques peuvent soupirer en songeant à leur propre sort sous la domination prussienne et méditer sur la liberté, l'égalité et la dignité dont jouissent leurs coreligionnaires dans les empires russe et britannique. (Daily Graphic.)

LA MORT D'ENVER PACHA ?

ATHÈNES. — La rumeur prétendant qu'Enver pacha est mort se répand avec persistance. (L'Information.)

[Cette dépêche fait allusion à une nouvelle qui n'a pas été confirmée et d'après laquelle Enver pacha aurait été frappé d'un coup de poignard dans le dos par un inconnu.]

La Turquie enrôle des chrétiens de dix-huit ans

ATHÈNES. — On mande de Constantinople que les autorités militaires procèdent au recrutement des chrétiens âgés de dix-huit et dix-neuf ans, qu'elles envoient, sans aucune préparation militaire vers Angora et la Syrie.

Cette mesure n'a pas empêché le Parlement ottoman de voter de nouvelles taxes d'exonération militaire, mais qui n'auront aucun effet.

La Bulgarie abandonnera la lutte après... la prise de Salonique

MILAN. — On mande de Zurich au Corriere della Sera :

« Les Bulgares ne cessent de répéter que quand ils auront fait place nette à Salonique, ils abandonneront la lutte, mais pour l'instant, rien n'indique qu'ils se préparent en vue de cette entreprise. Pour la deuxième ou troisième fois le ministre de la Guerre, Neidenoff, a affirmé au correspondant des Leipziger Neueste Nachrichten qu'avec la victoire à Salonique la guerre sera finie pour la Bulgarie. Et il a ajouté que la Bulgarie est plus que jamais sûre de la victoire finale. »

M. Venizelos n'a pas renoncé à la politique

On télégraphie d'Athènes que M. Venizelos dément qu'il ait jamais renoncé à toute candidature. Le parti venizéliste examine en ce moment l'opportunité de poser sa candidature à un des sièges vacants et pour lesquels des élections vont avoir lieu prochainement.

Une dépêche du prince héritier de Serbie au comité yougo-slave

A la suite de sa dernière réunion à Paris le Comité yougo-slave, dont le siège régulier est à Londres, a tenu à saluer par une dépêche le prince héritier Alexandre de Serbie comme protagoniste de l'œuvre de l'unification de tous les Yougoslaves (Serbes, Croates et Slovènes) dans un seul Etat sous la dynastie des Karageorgevitch.

Voici la réponse que le président du Comité yougo-slave, M. Troumbicht, vient de recevoir à Corfou, du prince héritier :

« La foi inébranlable dans l'avenir de notre peuple, qui anime le Comité yougo-slave et dont il m'a fait parvenir l'expression en l'accompagnant des sentiments de dévouement à la maison royale de Serbie, m'a profondément touché et j'en remercie MM. les membres du Comité de tout mon cœur. »

Signé : ALEXANDRE.

UN DERNIER ECHO de l'affaire des colonels devant les Chambres fédérales

BERNE. — La discussion sur la neutralité suisse a continué, cet après-midi, aux Chambres fédérales. M. Decoppet, président de la Confédération, a prononcé un grand discours qui a paru de nature à faire l'union entre les partis et qui a recueilli l'adhésion de la presque unanimité des députés romands.

Il s'est, en particulier, expliqué longuement sur l'affaire des colonels. Il a reconnu que le Conseil fédéral et le général avaient eu tort de croire que cette affaire pourrait être liquidée sans scandale public. Cela eût peut-être été préférable cependant; mais il ne conteste pas que le général ait été trop loin en donnant aux colonels Egli et de Wattenwyl des commandements importants, uniquement pour les éloigner de l'état-major.

Il a répondu ensuite au colonel Secretan qui avait reproché, avant-hier, à des officiers suisses d'être allés en Belgique et en Serbie. Ces officiers n'ont pas été envoyés en Belgique et en Serbie. Ils ont été envoyés sur le front allemand et sur le front autrichien comme d'autres avaient été envoyés dans les armées alliées. C'est le hasard des opérations militaires qui les a conduits en Belgique et en Serbie. Mais il ne faut pas oublier non plus que l'officier qui a été en Serbie y a été surtout pour se rendre compte des horreurs de la guerre dans un pays qui ressemble tant à la Suisse.

M. Decoppet combat la proposition de M. Sazy sur la modification éventuelle des pleins pouvoirs du Conseil fédéral. Le moment ne paraît pas choisi pour cette discussion théorique, et il termine son discours par un appel à la concorde. Il faut que l'accord des volontés reste intact pour la tâche de demain.

Le président Decoppet n'a pas fait allusion aux déclarations tant discutées du colonel von Sprecher devant le tribunal de Zurich.

On croit que le chef du département militaire fera des déclarations à ce sujet.

Il y a encore 42 orateurs d'inscrits dans la discussion.

Les conseils de guerre allemands sévissent en Belgique

AMSTERDAM. — L'Echo Belge publie une nouvelle liste, très longue, de condamnations prononcées par les conseils de guerre allemands à Anvers, Gand, Liège et Namur.

La plupart sont des condamnations pour haute trahison en temps de guerre; les autres sont encourues pour avoir caché des soldats belges.

Plusieurs femmes figurent sur cette liste, ainsi que MM. Louis Martin et Joseph Defoin, de Fumay, qui ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

A Liège, le comte de Liedekerke a été également condamné.

Les grèves révolutionnaires en Espagne

MADRID. — La grève générale est déclarée à Barcelone. Des incidents violents se sont produits. La troupe est consignée. Ce mouvement paraît être en corrélation avec celui de Valence et d'inspiration révolutionnaire.

CARTHAGÈNE. — Deux mille grévistes ont assailli les usines de Vadosel, gardées par des gendarmes. Des soldats sont venus renforcer ces derniers.

Une collision entre les grévistes et les soldats s'est produite, au cours de laquelle cinq grévistes ont été tués et onze blessés.

Six soldats ont été blessés.

Les sujets allemands quittent le Portugal

BERNE. — Suivant des informations de source hollandaise, les Allemands continuent à quitter Lisbonne. Le consul d'Allemagne a pris huit cents billets pour Madrid. D'autre part, on télégraphie de Madrid à la Gazette de Francfort que beaucoup d'Allemands rentrent en Espagne par Badajoz après avoir liquidé leurs affaires en Portugal.

Ils déclarent que d'autres suivront, l'hostilité des Portugais rendant chez eux le séjour impossible.

Le consul d'Allemagne à Lisbonne a refusé de procéder à l'inventaire de cargaison des vaisseaux saisis; huit cents marins et officiers ont été logés dans les hôtels de Lisbonne.

La gaieté règne dans le camp retranché de Salonique

HEMEROTECA MUNICIPAL MADRID



LE CHAR DU "TRESOR ET POSTES"



LE CERCLE



LE CHAR DU ZEPPELIN



LES TRIBUNES



ENVER PACHA ET SA SUITE



OBSEQUES IMPERIALES



AVANT LA MORT DU PETIT COCHON



LE GÉNÉRAL ANGLAIS WILSON PENDANT LA FÊTE



LE PAS DE L'OIE



LES DEUX CLOWNS SHRAPNELL ET STROUMITZA

Nos soldats de l'armée d'Orient n'ont pas attendu le mardi gras pour organiser une cavalcade. Le 1^{er} régiment de marche d'Afrique, qui campe sur le front serbe, a pris en effet l'initiative d'une fête comprenant entre autres divertissements un grand

cortège avec chars. Une séance de cirque des plus réussies se déroula ensuite en présence d'une assistance considérable qui comprenait plusieurs officiers supérieurs anglais et français.

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

VI

La blessure intermittente

Chez Mme de Limeuil.

La belle Mme Treille entre. Les habitués l'accablent.

— Ah!.. vous n'êtes pas partie!..

— A la bonne heure, c'est gentil de ne pas nous lâcher!..

RISSETTE DE LIMEUIL. — Elle a une robe sévère. Voile de soie noire à plissés Loie Fuller. Colerette de linon blanc. Pas de fleur. — Vous n'avez donc plus peur des Zepp's?..

LA BELLE M^{me} TREILLE. — J'en aurais peur s'il y en avait encore... mais on m'affirme qu'ils n'en ont plus...

HORTY. — Ah! bah!.. Qui est-ce qui vous affirme ça?.. Est-ce, comme pour les signaux lumineux, le mari de votre cuisinière?..

LA BELLE M^{me} TREILLE (pointue). — Non!.. C'est mon mari à moi!..

HORTY (bas à Mme de Chantraines qui rit). — Ce pauvre Treille!.. Il ne serait pas fâché de recommencer une petite bombe à la faveur des Zepp's...

M^{me} DE SERMAIZE (Elle montre le vicomte de Paroly qui cause avec Rissette et une dame élégante et quelconque). — Comment?.. il est encore ici, celui-là?.. Et avec son turban!.. Mais c'est donc un incurable!..

LE GÉNÉRAL PAILLAR, (68 ans, cheveux très drus et tout blancs; moustaches blanches, épais sourcils bruns. La silhouette jeune et souple. Le bras en écharpe et une énorme cicatrice encore toute rouge qui lui barre le front). — C'est de ce capitaine que vous parlez?.. J'étais précisément en train de le regarder, parce que je jurerais qu'hier il m'a donné, aux Invalides, un renseignement que j'y étais allé chercher...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Ça n'est pas étonnant!.. Je lui ai entendu dire qu'il était attaché au gouvernement militaire...

LE GÉNÉRAL. — Ce qui est étonnant, c'est que si c'est bien lui, il n'avait pas autour de la tête cet extravagant attirail...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Ici, nous l'avons toujours vu comme ça!..

HORTY. — C'est une blessure intermittente!..

LE GÉNÉRAL. — C'est pas possible, il faut que je sache si j'ai rêvé... (Il va au vicomte de Paroly.) Capitaine!.. (Le vicomte de Paroly se retourne et devient très rouge en apercevant le général.) n'est-ce pas vous que j'ai vu hier aux Invalides... et qui m'avez donné un renseignement que je cherchais?..

LE VICOMTE DE PAROLY. — Mon Général... je... C'est bien possible... Je crois que oui...

LE GÉNÉRAL. — Et vous aviez, n'est-ce pas, la tête tout à fait nue... sans aucun bandage autour?..

LE VICOMTE DE PAROLY (très gêné). — Mon Général... oui... en effet... j'avais voulu faire un essai... Mais je... l'air me faisait mal... Enfin, l'essai n'a pas réussi... j'ai dû remettre mon pansement...

LE GÉNÉRAL. — Où avez-vous été blessé?..

LE VICOMTE DE PAROLY. — A la tête, mon Général...

LE GÉNÉRAL. — Je le vois bien... Non!.. je vous demande à quel combat?..

LE VICOMTE DE PAROLY (de plus en plus gêné). — Ce n'est pas... à un combat à proprement parler... c'est à... en défendant un petit village de l'Argonne...

LE GÉNÉRAL. — Il y a longtemps?..

LE VICOMTE DE PAROLY. — Six mois, mon Général...

LE GÉNÉRAL. — Et, depuis ce temps, vous êtes au gouvernement militaire?..

LE VICOMTE DE PAROLY. — Oui, mon Général...

LE GÉNÉRAL. — Vous n'avez pas encore demandé à retourner au front... Ça ne vous ennuie pas de rester dans les bureaux?..

LE VICOMTE DE PAROLY. — Mon Dieu... mon Général... il faut bien qu'il y en ait qui y soient...

M^{me} DE SERMAIZE (narquoise). — Cette parole pleine de sens et de résignation me rappelle un propos analogue entendu souvent jadis... Quand mon frère rentrait de Condorcet... qui s'appelait alors Bonaparte... mon père lui demandait invariablement: « Quelle place as-tu?.. » « Il répondait d'abord: « Je suis à côté du poêle... » ou quelque chose comme ça... Et quand, devant l'insistance menaçante de papa, il avait fini par avouer qu'il était le dernier, il opposait, aux reproches indignés qui suivaient l'aveu, cet argument qui, au fond, ne

manquait pas de logique, mais qui avait le don d'exaspérer la famille ameutée soudain: « Il faut bien qu'il y en ait un qui le soit!.. »

LA BELLE M^{me} TREILLE (d'un ton profond). — Les bureaux rendent de grands services qui ne sont pas appréciés...LE GÉNÉRAL (à M^{me} de Sermaize). — Quelle est donc cette superbe personne?... Elle semble manquer un peu de fantaisie... Mais sacrédié!.. elle n'est pas piquée des vers!.. Vous paraissez la connaître beaucoup?..M^{me} DE SERMAIZE (évasivement). — Tout le monde la connaît beaucoup... C'est la belle Mme Treille...M^{me} DE RAYCHE (à Rissette, après l'avoir toisée d'un air stupéfait). — Est-ce que vous avez perdu quelqu'un?..

RISSETTE (étonnée). — Non... pourquoi?..

M^{me} DE RAYCHE. — Parce que, comme je vous vois en deuil?..

RISSETTE (bonne fille, sans voir la rosserie). — Mais... j'y suis toujours...

M^{me} DE RAYCHE. — Ah!..M^{me} DE SERMAIZE (à Pierre de Garde). — Je ne vois plus l'homme au turban?.. Est-ce qu'il est parti?..

PIERRE. — Oui... je crois que la rencontre du général ne lui a pas été agréable...

M^{me} DE SERMAIZE. — C'est singulier... cette dame quelconque, avec laquelle il causait tout à l'heure, et qui est restée là toute seule, en panne près de la fenêtre... La vois-tu?..

PIERRE. — Oui...

M^{me} DE SERMAIZE. — Eh bien?.. il me semble que je la connais... et je ne peux me rappeler ni où je l'ai vue... ni comment elle s'appelle?..

PIERRE. — Justement, ma Tante, je me disais, il y a cinq minutes, la même chose que vous...

HORTY. — Comment, vous ne la reconnaissez pas?.. C'est Iscult-Morgane, baronne d'Alba de la Démolition...

M^{me} DE SERMAIZE. — C'est pourtant vrai!.. Ce que ça la change de ne plus avoir son costume!..

HORTY. — Ah! oui!.. Quand elle est en bourgeois, il y a du déchet!..

LA BELLE M^{me} TREILLE (à Rissette). — Au revoir... et peut-être adieu pour quelque temps... parce que, si Verdun est pris; je vais dans le Midi... sans rémission cette fois...

HORTY. — Verdun pris?.. Qui est-ce qui parle de ça?..

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Beaucoup de gens... (mystérieuse) de gens très renseignés... (Horty hausse les épaules) et je ne vois pas trop ce qu'on pourrait répondre à ceux-là?..

HORTY. — Oh!.. moi je ne serais pas embarrassé!.. Je leur répondrais le mot de Cambronne... et sans douleur, encore!..

LA BELLE M^{me} TREILLE (méprisante). — C'est une réponse qui n'est pas agréable à toutes les bouches...

HORTY. — C'est probablement pour ça que le général Cambronne n'a pas mâché son mot!..

Gyp.

Les visites médicales des auxiliaires

Sur la proposition de M. Dalbiez, la commission de l'armée de la Chambre a adopté hier la motion suivante :

« La commission de l'armée, estimant que la circulaire du 25 février 1916 est contraire à l'esprit aussi bien qu'à la lettre de la loi du 17 août 1915, invite le ministre de la Guerre à donner d'urgence des instructions nouvelles en vue de l'application stricte de cette loi. »

La commission de l'armée estime, en effet, que cette circulaire a pour effet de soumettre à de nouvelles visites médicales des catégories d'auxiliaires dont la loi Dalbiez avait réglé définitivement la situation.

Mort de l'archevêque de Valence

On mande de Valence à l'Epoca :

« Senor Menendez Conde, archevêque de Valence, vient de mourir subitement. »

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale

La vie artistique

Les procès importants

Les accidents graves

Les événements locaux

La vie économique

Les sports

Tous faits pittoresques

Les chèques des victimes de la catastrophe de Saint-Denis

Les obsèques solennelles des malheureuses victimes de l'explosion du fort de la Briche ont été célébrées, hier, à Saint-Denis, au milieu d'une foule considérable et profondément émue.

A neuf heures et demie, a eu lieu la levée des corps, en présence des généraux Clergerie et Parreau, du colonel de Rieux, représentant le président de la République, du commandant Boussat, officier d'ordonnance du ministre de la Guerre, de M. Laurent, préfet de police; du maire de Saint-Denis, du président du conseil général de la Seine, du lieutenant-colonel de la garnison.

Les corps des militaires ont été placés sur des voitures du train des équipages, conduites par 4 chevaux et décorées de draperies noires, lamées d'argent; de chaque côté étaient placés des trophées de drapeaux tricolores aux écussons de la République.

Un drapeau tricolore recouvrait chaque bière sur laquelle étaient déposées des palmes, notamment celle du Souvenir français.

Les corps des victimes civiles étaient placés sur des corbillards.

Des détachements de zouaves ont rendu les honneurs.

Le cortège

Précédé par une section de gardiens de la paix et de zouaves, le cortège funèbre se met en marche à dix heures, se dirigeant vers la place de la mairie, en remontant la rue de la République et la rue de Paris. Les réverbères sont allumés et voilés de crêpe.

Parmi les personnages officiels qui ont tenu à rendre un dernier hommage aux infortunées victimes, outre ceux déjà cités, nous avons noté la présence de MM. Malvy, ministre de l'Intérieur; Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions; le général Gallieni, ministre de la Guerre; Walter, député de Saint-Denis; et de nombreux représentants des municipalités des communes suburbaines.

Les chars militaires viennent d'abord, puis les corbillards. Ils sont suivis par les autorités, les membres des familles, les nombreuses délégations et les porte-couronnes. On compte vingt-cinq cercueils; ceux de huit militaires et ceux de dix-sept civils.

Sur tout le parcours, la foule se découvre respectueusement, pendant que tinte le glas funèbre.

La cérémonie religieuse

A la basilique, les bières contenant les restes des victimes, dont les obsèques sont célébrées religieusement, sont transportées dans le chœur et placées sur quatre rangs.

Les cercueils de Mlle Maingault, appartenant à la religion protestante, et du jeune Roger Begat, dont les parents ont demandé des funérailles civiles, sont placés sous le vestibule d'honneur de la mairie, drapés de tentures noires, lamées d'argent et décorés de plantes vertes et de gerbes de fleurs.

L'illustre et auguste basilique est bientôt envahie. Au banc d'œuvre, on remarque M. le pasteur Schaffner et son vicaire qui, en assistant à la cérémonie catholique, ont voulu, dans cette douloureuse épreuve, affirmer leur attachement à la cause de l'union sacrée.

Les discours

Après la cérémonie religieuse, les cercueils ont été réunis sur la place de l'Hôtel-de-Ville et des discours ont été prononcés par MM. Albert Thomas, au nom du gouvernement; Paris, au nom du conseil général, et Philippe, maire, au nom de la ville de Saint-Denis.

Voici un extrait de l'adieu ému que M. Albert Thomas a adressé à ces « nouvelles victimes d'une guerre si féconde en tristesses ».

Regardez! La mort est venue, moins enivrante, plus brutale, plus implacable. Elle a tout effacé, les regrets et les rêves, et toute différence; et la Nation ne veut plus distinguer dans sa tendresse et dans son deuil, et la France ne séparera point dans le souvenir éternel de leur gloire, ceux qui seront morts au front, face à l'ennemi, dans la tranchée ou dans le corps des batailles, et ceux qui ont péri en gardant dans le vieux fort nos munitions vengeresses. Car il n'y a qu'un honneur, celui du devoir accompli au poste que la Nation assigne, et ce devoir, ceux-ci l'ont accompli comme ceux-là, à leur poste de garde; il n'y a qu'une gloire, celle du sacrifice au salut et à la grandeur de la Patrie, et ceux-ci l'ont consentie comme ceux-là, largement, loyalement, comme tous nos soldats de France, dès qu'ils ont vêtu l'uniforme de velours sombre ou de drap clair.

Travaillons, travaillons, malgré nos deuils, a dit le sous-secrétaire d'Etat en terminant. Travaillons malgré nos larmes, travaillons pour le pays, dans la douleur et dans l'espérance!

Les discours terminés, le cortège s'est de nouveau formé et s'est dirigé vers le cimetière de Saint-Denis, où l'inhumation a eu lieu dans un terrain acquis par l'Etat.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco. FIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

TRIBUNAUX

L'odyssée d'un caporal aviateur

André Ruel, fils d'un officier de marine tué au Laos, faisait de l'aviation en Amérique lorsque la guerre éclata. Il vint immédiatement en France remplir son devoir de soldat. Versé comme caporal au 36^e d'infanterie, il eut une conduite admirable à la bataille de Château-Thierry, où, remplaçant son officier grièvement blessé, il entraîna sa section au chant de la *Marseillaise*. Lui-même, blessé aux jambes, fut après l'action transporté à l'ambulance. Au bout d'un mois, mal remis de ses blessures, Ruel demandait à être versé dans l'aviation. Au camp d'Avord, en pilotant un appareil Voisin, il fut pris dans un remous et fit une grave chute, se brisant une cuisse et un bras. Soigné à l'hôpital américain de Neuilly, il quittait l'établissement sans autorisation, pour se rendre à Bordeaux, où il espérait toucher quelque argent afin d'éteindre des dettes criardes. Un camarade lui envoya un télégramme pour le prévenir qu'il était porté déserteur. Ruel se rendit à la Place, où il fut arrêté. Entre temps, l'aviateur avait commis la faute de s'attribuer le galon d'adjudant, qu'une erreur signalétique, à l'hôpital, lui avait trop généreusement octroyé, et Ruel y avait encore ajouté, par « anticipation », déclara-t-il, la croix de guerre.

Après plaidoirie de M^e Gautier-Rougeville, le troisième conseil de guerre l'a condamné à deux ans de travaux publics. Mais il bénéficiera de la circulaire Millerand et retournera sur le front.

L'assassinat de Jaurès

En décembre dernier, l'affaire Raoul Villain avait été renvoyée à une autre session sur ordonnance du président Bondoux. M. le conseiller Thomas, président de l'actuelle session, vient à son tour, sur réquisition du procureur général, d'ordonner un nouveau renvoi à une session ultérieure.

Les cartes postales boches

L'italien Georges Valeri, cinquante-quatre ans, comparait hier, devant la dixième chambre correctionnelle, sous l'inculpation de « commerce avec l'ennemi ». Valeri, représentant de la maison Brookhaus, de Leipzig, avait tenté de vendre un stock de cartes postales éditées par cette maison, à l'aide de faux papiers donnant à cette marchandise une origine d'avant-guerre. En vertu de la loi répressive du 4 avril 1915, Georges Valeri a été condamné à un mois d'emprisonnement.

THÉÂTRES

PORTE-SAINT-MARTIN. — Reprise de la *Femme nue*.

La *Femme nue* fut créée en 1908 avec un éclat qui n'est pas oublié. Depuis, la célèbre pièce de M. Henry Bataille fut reprise une première fois sans que le succès le cédât en rien à celui de la création. Aujourd'hui, MM. Henry Hertz et Jean Coquelin présentent au public la seconde reprise d'une œuvre qui, on le verra, n'a rien perdu de sa vie, de sa vérité et même de son actualité.

La pièce de M. Henry Bataille avait vivement piqué la curiosité des spectateurs de la création; elle piqua non moins vivement celle du public de la première reprise; nous lui prédisons pour celle-ci un attrait de curiosité et d'émotion plus intense et plus vif encore.

La *Femme nue* a une portée si haute, elle est empreinte d'un intérêt si violent, elle repose sur des sentiments si humains, elle parle un langage si poétique et si vivant qu'elle ne peut avec l'épreuve du temps qu'apparaître plus belle, plus solide et plus définitive: c'est l'impression que Paris emportera demain de la première représentation.

Il en emportera un autre, non moins agréable, en retrouvant dans l'interprétation les trois artistes qui, à la création, avaient obtenu la plus grande part du succès: Mme Berthe Bady, Mme Andrée Mégard, M. Bour. Aux côtés de ces premiers triomphateurs d'autres sont venus, Louis Gauthier, Jean Kemm, Harry Baur, Marquet, Collen, Ramy, etc., qui apportent le précieux appoint de leur talent à une distribution vraiment unique.

À l'Opéra. — Le programme comprend la *Favorita*, avec Mme Delna, et la belle œuvre lyrique de M. Max d'Ollone: *les Amants de Rimini*. On entendra pour la première fois le 5^e acte de *Roméo et Juliette* qui, dans l'œuvre de Gounod, constitue l'ensemble où la partie orchestrale et la partie vocale se complètent de la façon la plus heureuse; Mlle Yvonne Gall et M. Sullivan en seront les interprètes. Enfin la première du *Roman d'Estelle*, le concert reconstitué de l'époque romantique, qui fait revivre les célèbres artistes de l'Opéra d'alors, aura lieu à la même matinée.

À l'Opéra-Comique. — A 1 h. 30, reprise d'*Aphrodite*, de M. Camille Erlanger, avec Mlle Marthe Chenal.

Au Palais-Royal. — A 2 h. 30, matinée de gala au profit de la Société de Secours aux Russes combattant sous les drapeaux français, avec *le Potlu* et *Hortense a dit* « J'm'en fous! ». Le programme, illustré par Hansi, et deux estampes de Maurice Neumont et Poulbot seront vendus par les artistes du Palais-Royal. Prix ordinaire des places.

Au Théâtre Réjane. — A 2 h. 30, répétition générale de *1914-1915*, pièce en 3 actes, de M. Maurice Soulié, avec Mlle Suzanne Després dans le rôle principal.

Au Cirque de Paris. — A 2 heures précises, Mme Félicia Litvine interprétera la *France victorieuse*, entourée de ses élèves; l'Opéra, représenté par Mlle Bugg, MM. Cazenave et Gresse, donnera le 5^e acte de *Faust*; Mme Vallin-Pardo et ses camarades de l'Opéra-Comique joueront le 3^e acte de la *Vie de bohème*; les *Refrains d'Alsace* seront chantés et dansés par Mlles Meunier et Pirou, de l'Opéra, et Mlle Demellier, de l'Opéra-Comique. Une partie d'intérim réunit les noms de: de Max, de la Comédie-Française; le célèbre Polin, Fursy, Mlle Luisa Myriel, de la Gaîté-

Lyrique, Mlle Valroger, M. Nibor, M. Fernandez, etc. MM. Picheran et Perpignan conduiront un orchestre de 45 musiciens.

Aux Bouffes-Parisiens. — A 2 h. 30, au bénéfice de l'hôpital Garibaldi: *Kit* (Max Dearly, intermède).

Aux Capucines. — Le succès du nouveau spectacle des Capucines s'affirme comme un des plus grands que compte à l'actif de son habile direction M. Armand Berthez. Le public applaudit, chaque soir, chaleureusement, *Paris aux quinquets*, la délicieuse revue de M. Michel Carré; le *Successeur*, l'amusante comédie de M. Robert Dieudonné, et *Devant le Rideau!* le joli prologue de M. Georges Davize, ainsi que les brillants intermèdes: Mlles Alice Bonheur, Mérindol, Reine Darns et Yane Exiène; M. Berthez, etc., etc. Aujourd'hui, jeudi, à 2 h. 30, troisième matinée.

JEUDI 9 MARS

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, 5^e acte de *Roméo et Juliette*; 4^e acte de la *Favorita*; 1^{er} acte des *Amants de Rimini*; le *Roman d'Estelle*.

Comédie-Française. — A 1 h. 30, poésies de Victor Hugo, la *Couronne poétique*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Aphrodite*, les *Noces de Jeannette*.

Odéon. — A 2 heures: *l'Ecole des maris*, la *Bonne mère*, les *Deux billets*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, les *Saltimbanques*.

Même spectacle que le soir: Apollo 2 h.; Ambigu, 2 h. 15; Athénée 2 h.; Bouffes-Parisiens 2 h. 15; Châtelet 2 h.; Cluny 2 h. 15; Gaîté-Lyrique, 2 h. 30; Grand-Guignol, 3 h.; Palais-Royal, 2 h. 30; Porte-Saint-Martin, 2 h.; Réjane, 2 h. 30; Renaissance, 2 h. 30; Vaudeville, 2 h. 30; Sarah-Bernhardt, 2 heures.

Vaudeville. — (Voir programme soirée).

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *l'Ami des Femmes*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — 8 heures, le *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, tous les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Athénée. — Vendredi, à 8 h. 30, le *Coq en pâte*.

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 15, *Paris aux Quinquets*, le *Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — Relâche.

Cluny. — A 8 h. 30, *Maitre Nénuphar*; *Si jamais je t'apuce!*

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancés de Rosalie*.

Gaîté-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes) *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 2 h. 45 et à 8 h. 45, le *Cyclope*; la *Maison dans la brume*; le *Court-Circuit*; *l'Homme qui fut aimé*.

Gymnase. — Relâche.

Porte-Saint-Martin. — Première de la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — Relâche.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Potlu*; *Hortense a dit* « J'm'en fous! »

Renaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, la *Poupée*.

Variétés. — Relâche.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30: spectacle de music-hall, 15 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les *Bobines d'Or*.

Zeppelin sur Salonique. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél.: Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *La Mer*, les *Mystères* (2^e série, 1^{er} épisode), les *Tracteurs automobiles en Alsace* et *Nos soldats à Salonique*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

Hier, à la Société des Conférences, dans la septième leçon de son cours sur « Marie-Antoinette », M. le marquis de Ségur a étudié l'influence de la reine sur la politique extérieure et dans son rôle de mère et d'éducatrice.

Cette causerie paraîtra, *in extenso*, illustrée, dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

À l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, demain vendredi, 10 mars, à 2 h. 30, « l'Arrêt de la Merne », poème de M. Porché, présenté par M. Adolphe Brisson et dit par Mme Simone.

Communiqués

Les adhérents de la Mutuelle des Locataires, réunis en assemblée générale au nombre de huit cents dans les salons du Globe, ont adopté à l'unanimité les vœux suivants: Approuvent l'attitude de la Mutuelle des Locataires et de son fondateur, M. Colmeau, l'engageant à poursuivre le but entrepris: 1^o Maintien du moratorium pendant toute la durée des hostilités; 2^o Exonération totale des loyers pour les locataires ayant subi un préjudice du fait de la guerre; 3^o Les ressources nécessaires pour indemniser les propriétaires seront créées par un centime exceptionnel, frappant une des contributions de la propriété bâtie; 4^o Il sera créé à cet effet, par la Banque de France, un billet spécial amortissable en vingt années; 5^o Ces exonérations ou indemnités seront fixées par des jurys d'arbitrage.

La Ligue contre l'impôt sur le revenu et l'Inquisition fiscale, dont le siège était 27, rue de Châteaudun, vient de se transformer sous le titre de: Alliance des Contribuables pour la défense fiscale, avec, pour objet, de guider ses adhérents sur l'application de la loi d'impôt sur le revenu et de grouper les contribuables « afin d'obtenir des pouvoirs publics la répartition des charges fiscales dans un esprit de liberté et de justice et dans des conditions qui ne puissent entraver les initiatives et l'activité économique du pays ». A partir du 15 mars, l'Alliance sera en mesure de conseiller ceux de ses adhérents qui voudront la consulter. Les adhésions sont reçues au siège de l'Alliance des Contribuables, 25, rue d'Aumale, Paris (9^e).

Une grande matinée patriotique et artistique au profit du Foyer du Blessé, œuvre d'assistance aux blessés militaires, sera donnée le samedi 25 mars, au Cirque de Paris. La moitié de la salle sera réservée aux blessés et convalescents.

Levée d'aiguilles

Ce que disent patrons et ouvrières

Il y a, depuis quelque temps, une certaine agitation gréviste pour le relèvement des salaires dans le monde de la couture parisiennne. Dimanche dernier, une grande réunion, organisée par la Fédération de l'Habillement, avait lieu à la Bourse du Travail. Les choses se seraient passées sans incident, si une intervention violente de M. Merheim (secrétaire de la Fédération des Métaux à la C.G.T.) n'avait décidé les couturiers délégués du patronat à quitter la salle et à se désintéresser du reste de la séance. Ce fut le plus gros incident d'un mouvement de grève qui ne peut guère que se localiser et qui a même cessé dans une maison de la place Vendôme, où les ouvrières ont obtenu gain de cause.

Cependant, le malaise général n'est pas calmé et nos lecteurs nous sauront gré de présenter, en même temps, la thèse patronale et la thèse ouvrière, avec notre impartialité habituelle.

L'opinion est toujours intéressée par tout ce qui touche le sort de nos ouvrières, nous a déclaré l'un des membres les plus influents de la Chambre syndicale de la Couture. Les midinettes ont toutes les sympathies du public et même celles des poètes. Elles ont, à ce point de vue sentimental, une situation privilégiée. D'autre part, la couture étant une industrie de luxe, on est enclin à lui donner, financièrement, tous les torts. C'est injuste, et, en l'espèce, les patrons ont fait tout leur devoir. Ils ont même fait de réels sacrifices en employant plus de personnel qu'ils n'en avaient besoin.

Notre bonne volonté étant ainsi hors de cause, il faut convenir que nos ouvrières n'ont pas eu beaucoup à souffrir jusqu'ici et qu'elles auraient tort de trop se plaindre. Certes, pour conserver le plus grand nombre, il a fallu diminuer les heures de présence et il en est résulté une réduction sensible de leurs gains, mais, pendant toute la période de morte-saison provoquée par la guerre, elles ont échappé aux rigueurs et aux risques du chômage.

Au surplus — et nous insistons à notre grand regret — il ne s'agit pas d'un simple mouvement de grève, mais bien plutôt d'un ample mouvement féministe et secrètement pacifiste. Les ouvrières se rendent à cette évidence que nous avons fait tout ce que nous pouvions. (Que quelques maisons aient spéculé sur les salaires, cela peut-être. Je lis qu'en général la couture est à l'abri de ce reproche.) Mais elles ne voient pas quelles sont les tendances du mouvement qui les entraîne. En attendant des grèves, quelques membres du parti ouvrier se font les avocats d'une cause qui ne peut être gagnée que par les armes.

Il nous restait à écouter un autre son de cloche. La midinette que nous avons interviewée et qui, dès les premiers jours, adhéré au principe de la grève, s'est tout de suite refusée à lui donner un autre but que celui d'un relèvement « indispensable » des salaires.

Cette grève, nous a-t-elle dit, n'est pas comme les robes que nous faisons: elle n'a pas de dessous. Nous sommes d'excellentes Françaises, au même titre que les autres, et il n'est pas de classe qui puisse prétendre au monopole du patriotisme. Il serait, au demeurant, trop facile de briser un mouvement qui ne gêne que quelques maisons, s'il suffisait d'affirmer qu'il affaiblit le nerf de la défense nationale. Nous travaillons rue de la Paix ou dans les environs et non dans des usines de guerre. Nous ne pouvons pas vivre avec les 2 fr. 50 que nous gagnons. Que faut-il de plus pour justifier notre attitude? Nous ne voulons pas croire que nos patrons aient sérieusement songé à compliquer une question si simple: c'est une affaire de gros sous, ni plus ni moins, mais de ces gros sous, on sait combien peu il en faut pour l'entretien de notre vie! Nos patrons ont la ressource de se tourner du côté de leurs clientes chaque fois qu'ils s'aperçoivent que tout augmente autour de nous. Que voulez-vous que nous fassions, à notre tour, sinon nous adresser obstinément à ceux qui nous emploient? En ces temps d'exceptionnelle solidarité, si les Parisiennes élégantes savaient quelles sont les conditions de notre vie, n'hésiteraient-elles pas à payer leurs robes si cher? Ou bien ne consentiraient-elles pas, au contraire, à les payer un peu plus si la différence devait nous revenir? On nous donne, par exemple, soixante centimes pour une jupe façonnée qui nous était payée 1 fr. 75 avant la guerre. Nous avons des heures laborieuses qu'on nous rapportent dix centimes.

Si nous avons cessé le travail, ce n'est pas, croyez-le bien, pour le plaisir de ne rien faire. Nous avons supporté aussi vaillamment que tout le monde toutes les charges douloureuses de la guerre. Mais il y a une reprise des affaires que nous pouvons constater et il est juste qu'après avoir augmenté les bénéfices du patron elle ait aussi une influence sur notre paye. Allez le temps n'est plus où les midinettes déjeunaient d'un croissant et pouvaient dîner d'une chanson sentimentale. — P. B.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



LES FEMMES et la conversation

Arrivée depuis trois jours à Nice, je devais retrouver cet après-midi-à ma chère Florence chez ses amis Fornay dans leur villa du Mont-Boron. Lorsque j'entraî, plusieurs dames tricotaient déjà et Florence n'était pas parmi les plus passeuses; mais son application ne l'empêchait pas de soutenir avec le maître de la maison une discussion des plus serrées sur « la crise de l'apprentissage en France et sur ses conséquences au point de vue social ».

Aux arguments de Florence, M. Fornay répondait par des arguments solides, et ma charmante petite amie levait de temps en temps de dessus son tricot une frimousse tout animée et éclairée par deux yeux pas commodes!

Ah!... mais... c'est que Florence Sorbeck tenait à ses idées!

Or, depuis quelque temps, j'observais dans un coin du salon une très vieille dame qui ne perdait pas Florence des yeux. C'était cette délicieuse Mme de Vellatte, que je voyais pour la première fois, mais dont on m'avait déjà vanté l'esprit.

Un sourire de malice passait dans ses yeux chaque fois que mon amie, emportée par la controverse, lançait à M. Fornay des répliques péremptives.

Je finis par dire à Mme de Vellatte :

— Ne trouvez-vous pas, chère madame, que Florence est amusante?... Quel feu!

La vieille dame hocha la tête :

— Mais, madame, je l'admire! Je l'admire de prendre sa part dans une discussion où les hommes, autrefois, ne nous auraient pas admises.

— Nous avons changé tout cela! lança Florence d'un ton enjoué.

— Et comme vous avez bien fait, reprit Mme de Vellatte. Voyez-vous, chère petite madame j'appartiens à une génération où les femmes n'osaient pas parler devant les hommes. Les questions de politique, de philosophie, les grands aperçus d'histoire, ces messieurs se les réservaient!... et combien! Quelquefois, on nous permettait — mais avec quelle hauteur méprisante — de donner un avis sur la littérature...

— Faut-il croire que ces messieurs avaient alors un esprit plus puissant qu'aujourd'hui?

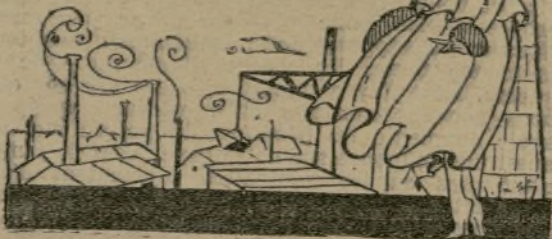
— En aucune façon, reprit Mme de Vellatte, nos maris, dans ce temps-là, disaient pas mal de bêtises! Et, croyez-moi, nous n'étions pas sans nous en apercevoir.

— Cependant, nous gardions cela pour nous parce que nous n'aurions jamais osé contredire ouvertement... et que, d'ailleurs, nous n'aurions pas su.

— Et nous savons maintenant? demanda Florence.

— Vous savez, oui! Vous savez parce que vous avez appris à penser comme les hommes. Vous ne vous contentez plus comme nous d'une impression; vous allez au bout d'un raisonnement; vous faites le tour d'une idée; en un mot, vous vous êtes armées.

— Et alors, vous apportez dans les discussions un tour neuf, des idées vives, une fraîcheur de poteries qui sont inappréciables. Votre sensibilité, qui est naturelle, vient s'ajouter à la logique que vous avez apprise, aux con-



naissances que vous tirez d'études plus poussées. Si bien que les hommes sont bien forcés de vous mettre, dans les discussions d'ordre général, sur le même plan qu'eux-mêmes, et que vous voilà admises au « Conseil ».

— Et j'ajoute que vous tenez très bien votre place, et brillamment; votre honneur est de l'avoir voulu... et de l'avoir osé.

— Héli... Héli... dit M. Fornay, Mme Sorbeck m'a poussé tout à l'heure quelques arguments solides sur la crise de l'apprentissage!

— Dame!... riposta Florence, nous avons une grosse filature à Roubaix, et mon mari et moi agitions souvent cette question si intéressante pour l'avenir.

— Eh bien, voilà! conclut Mme de Vellatte : de mon temps mon mari aurait gardé la filature pour lui, ne me permettant que les enfants et la cuisine!...

Un instant après, je me trouve seule avec Florence.

— Dites-moi, petite Flo... je suis à Nice depuis



trois jours... et, depuis trois jours, je vous vois avec la même robe!

— C'est vrai! Ici, je ne songe plus à être coquette!... Tous ces pauvres blessés, ces pauvres soldats qui viennent se guérir au soleil. Et puis... quelle importance cela a-t-il la toilette?... En somme, je suis en voyage!

— Qu'est-ce que je vous disais, ma chérie!... Vous allez donc savoir voyager!

— Ah!... Michèle, si je vous avais écoutée! Mes satanées malles! ce qu'elles m'embarrassent! Je ne les ai même pas ouvertes!

Michèle de Nicet.

Mme de Nicet se tient à la disposition de ses lectrices pour toutes les questions féminines qui les intéressent. Envoyer un timbre pour les réponses directes.

QUELQUES CONSEILS

Hygiène, santé, beauté

Excellente eau dentifrice (formule demandée). — Alcool absolu, 3 gr.; essence de néroli, 3 gr. 50; essence d'iris étoilé, 5 gr.; essence de bergamote, 5 gr.; teinture de myrte, 5 gr.; teinture de chochemille, 10 gr.; essence de rose, 10 gr. Bien mélanger le tout dans un litre d'alcool à 90°. Dans un verre d'eau quelques gouttes suffisent.

Cuisine

Délicieuses confitures de marrons. — Acheter des briures de marrons glacés. Les faire tremper pendant quelques heures dans un peu d'eau bouillante, les passer au tamis, mettre à cuire une demi-heure en remuant continuellement, pour avoir une purée un peu épaisse; mettre en pot avant refroidissement, bien tasser, couvrir le lendemain et garder au sec. — Pour un entremets parfait, vider un pot dans un compotier; couvrir de crème fouettée.

CORRESPONDANCE

Madeleine, à Pau. — Frottez de cire à parquet l'intérieur des enveloppes de vos coussins, les plumes ne passeront plus.

Emma R. — Certainement votre double menton disparaîtra vite, si vous employez la « Courroie mentonnière » de Mme Benson, qui vous indiquera l'emploi, 9, r. Chernovitz (16^e).

Une jeune abonnée. — La douceur et la patience sont les meilleures armes de la femme. Souvenez-vous qu'il vaut mieux dénouer que couper.

Mme Lux. — Employez de confiance poudre et crème de Mme Rambaud, 8, r. St-Florentin, vous aurez un teint idéal.

Mme Rose B., à Rouen. — Une toile de sole jaune vous ferait de jolis rideaux. Avec le grand store de gros fillet, ce serait charmant.

Louissette. — Puisque vous avez des pellicules, lavez-vous avec du savon de Panama.

Notre "Chez nous"

S'occuper de l'arrangement de son intérieur est, pour la plupart des femmes, un véritable plaisir.

Assurément, ce n'est guère l'heure des grandes installations. Mais, pendant l'absence du mari ou du fils, en cet hiver où l'on ne reçoit presque pas, n'est-on pas tenté d'apporter quelques variantes à son « home », de rendre plus confortable et plus coquette la pièce préférée?

Plusieurs lectrices me posent souvent des questions sur l'arrangement de leur appartement. Je suis donc très heureuse de pouvoir leur dire que, chaque quinzaine, elles trouveront ici conseils et idées ayant rapport à ce qui touche à l'aménagement et à l'ornementation de l'intérieur.

Une maîtresse de maison est toujours désireuse de rendre plus accueillant le coin où elle doit vivre, où sa famille se plaira d'autant plus qu'elle y trouvera plus d'attentions, plus de soins. Avec un peu d'habileté et de goût, il est si facile de tirer parti de tout!

Aujourd'hui, je vais répondre à une lectrice qui me demande comment installer un sofa, avec le moins de frais possible, dans l'angle d'un petit bureau où elle aime à se tenir. Elle désire donner à cette pièce un aspect moins sévère et plus intime.

Pour faire cette installation sans grande dépense, achetez un simple sommier de 0,89 à 0,90 de largeur sur 1^m70 de longueur; faites-le monter sur quatre pieds de bois blanc, de 0,15 de hauteur. Vous pouvez confectioinner, d'égale grandeur, un petit matelas plat en kapok (on peut très bien se passer de ce matelas). Recouvrez le tout d'une étoffe épaisse et solide, qui ne se froisse pas: en gros velours rugueux (il y en a de très jolis à fleurs fondues), ou d'une grosse toile à larges rayures, ou encore d'une étoffe orientale. Cette étoffe doit être doublée d'une satinette, et terminée, pour le devant, par un effilé assorti d'au moins dix centimètres et qui rasera le sol. Vous tendrez votre dessus sur le sommier, du côté du mur, par quelques « semences » de tapisserie.

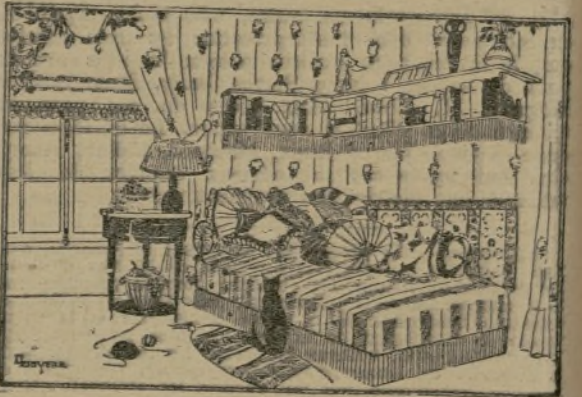
Sur ce sofa, jetez beaucoup de coussins de toutes les formes; je trouve que c'est plus joli de les avoir tous dans le même ton que le divan, avec quelques-uns seulement, en lingerie.

A une hauteur de quatre-vingts centimètres au-dessus du siège, faites placer par le menuisier deux tablettes, teintées chêne ou noyer, ou peintes en gris, selon le ton de votre mobilier, et larges de quinze centimètres. Sur la première, vous placerez des livres; et sur la seconde quelques jolis bibelots ou souvenirs; des vases, des statuettes, des photos... mais pas trop, pas trop... évitez l'encombrement!

Dans l'espace entre le divan et la première tablette, vous pouvez tendre sur le mur une large bande de gros fillet, ou, plus économiquement, de la broderie espagnole d'un très joli effet, ou encore une glace qui donnera de la profondeur.

A terre, devant le divan, un étroit coussin long et plat.

Près de la tête du divan, une petite table avec une corbeille de fleurs, la lampe et son coquet



abat-jour, le livre ou le tricot commencent et toujours à votre portée.

Voilà, à bien peu de frais, un petit coin intime et charmant qui rompra la sévérité de votre bureau en lui donnant la note féminine qui lui manquait, et où vous pourrez travailler ou vous reposer et recevoir vos amis pour la tasse de thé dans une délicieuse intimité.

M. de N.

Jeanne Luce, Paris. — Oui, un grand coussin rond en satin noir fera une jolie note au milieu de cette gamme des rouges.

Une bonne ménagère. — L'appât de votre linge sera suffisant si vous repassez le linge très mouillé.

Marguerite, à Nice. — Mettez une cuillerée d'acide borique dans l'eau de vos ablutions; très bon contre les rougeurs et les boutons.

(Voir la suite page 14.)

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



Les petites robes

La mode très accentuée des robes genre 1830 devait nécessairement nous ramener les tissus qui furent en vogue à cette époque-là; aussi la popeline et le taffetas sont-ils les favoris de cette saison. Viennent les beaux jours, nous verrons des organdis et des barèges; mais, hélas! le froid et la neige ne nous permettent point encore de songer aux robes d'été. A une époque où l'on ne devrait voir absolument que des tailleurs, beaucoup de femmes sont vêtues de petites robes légères ou demi-légères; il est vrai que, pour sortir, elles disparaissent sous les longs vêtements de drap, de velours de laine, de cover-coat, de caoutchouc ou de satin ciré, une des nouveautés de la saison.

Dans certaines maisons, on ne voit que des paniers Louis XV; dans certaines autres, les draperies s'inspirent plus de la mode de 1880 que des pimpants retroussis du dix-huitième siècle. La crinoline fait aussi une discrète apparition, mais en général on use de tout cela avec modération et notre toilette, sagement, s'adapte à notre vie modernisée et nous permet d'user sans inconvénient des moyens de locomotion actuels. La petite robe ronde, dans le genre de celles que nous publions ici est une des plus jolies manifestations de la mode. La jupe étalée par un jupon de taffetas ruché n'est point une crinoline et n'en a point les inconvénients; un juponage bien compris, garni de plissés et de ruchés, quelquefois de dentelle de crin, pour celles qui veulent plus de bouffant, suffit à mettre au goût du jour une robe de quatre mètres de tour.

La robe (2) croquée en haut et au milieu de la page est en popeline saphir et popeline sable; le haut du corsage et des manches, tout plat, est bleu, les longues mitaines sable fixées par une sorte de ruche, la jupe rappelle le même effet. Ces deux tissus mélangés, faisant une heureuse opposition, permettront de transformer les robes de l'an passé qu'il est impossible de porter telles qu'elles sont. Le modèle 3 vous montrera une des nouveautés de la saison, la garniture de plume venant remplacer le bord de fourrure. Nous apprécierons au bord des mousselines de soie, des taffetas, la douceur d'un rouleau de plume d'antruche ou de marabout. En noir et en blanc, faisant une opposition avec le coloris du tissu, c'est particulièrement chic. La robe (3) croquée ici est en taffetas bordeaux sombre garnie de plume



autour du cou, aux poches et en cercles à la jupe. Le boa assorti demi-long, qui se porte toujours, complétera très heureusement cette toilette, aussi pratique pour l'après-midi que pour les petits diners. Les manteaux s'accommoderont aussi très bien de ces garnitures de plume qui remplaceront avec beaucoup de légèreté et d'élégance les cols de chinchilla ou de skung. Au bas de la page (5), voici une adorable petite robe de taffetas gris quadrillé de noir; ces taffetas imprimés ont une allure vieillotte qui va très bien avec les formes un peu surannées de certaines robes. On accentue encore le style par des garnitures de rubans froncés ou plissés, noués sobrement, qui ornent la jupe à différentes hauteurs. Sur ce modèle, le même ruban croisé à la taille forme un original mouvement de ceinture.

Du ruban encore vous servira à enjoliver le manchon de printemps que vous voyez dans la figurine (1) en haut et à gauche. Ce manchon est fait de volants de Chantilly ourlés d'une minuscule ruche de ruban; un large ruban broché ou brodé se noue au milieu du manchon. Le manchon est un accessoire de toilette si féminin, si coquet et si pratique que bien après que nous aurons laissé nos gros tambourins ronds en fourrure, nous nous embarrasserons d'un manchon de tulle ou de dentelle, fût-il léger comme un souffle!

Parmi les nouveautés de l'année, il faut signaler les petits mantelets assortis aux robes. On les aime ou bien on ne les aime pas, mais ils existent et sont portés par des femmes très élégantes. Le modèle (1) est un manteau de page en poul de soie « perle grise » garni d'un col de Venise; il complète une robe de même soie grise et un chapeau de ruban gros grain gris garni de plumes. Le modèle (4), à droite, est un amusant petit collet de taffetas bleu nuit doublé de taffetas vieil or, qu'on portera sur une robe de même tissu. On fait dans le même esprit des fichus genre Marie-Antoinette, ourlés de ruches déliquettes, qui seront très agréables à porter tout l'été sur les robes légères. Les petits collets de marabout, les casaquins de ruban rentrent dans la catégorie des mantelets et seront très appréciés par toutes les femmes qui n'aiment point à sortir en taille...

Jeanne Farmant.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme M., à Saint-Mandé. — Je ne vous conseille point ces bolles de fantaisie, c'est mal porté.

LES SPORTS

AVIATION

Quatre records en six jours. — Pierre Verrier, pilote chez Farman, a battu quatre records en six jours, avec passagers, records homo-



M. Pierre Verrier recordman de la hauteur avec passagers

Ajoutons que Verrier s'est glorieusement conduit, au point qu'il a gagné la médaille militaire et la croix de guerre après dix mois d'hôpital.

Un jeune héros se marie. — A Melun, l'adjudant aviateur René Bodin, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec trois palmes, a épousé hier Mlle Yvonne Moreau, fille de l'aviateur Albert Moreau, mort tragiquement l'an dernier, et nièce d'André Moreau. On sait que les frères Moreau ont inventé et construit un aérostable automatique qui leur valut, en 1913, le prix du Concours de stabilité.

L'adjudant aviateur René Bodin, qui n'a pas vingt et un ans, fit son apprentissage de mécanicien et fut élève pilote chez les frères Moreau.

POUR GUERIR LES MAUX D'ESTOMAC SANS DROGUES

Pour les indigestions, dyspepsie et autres maux d'estomac, une demi-cuillerée à café de véritable « Magnésie Bismurée » prise, dans un peu d'eau, après le repas, constituera toujours un remède plus sûr et plus effectif que la plupart des drogues ou des combinaisons de drogues connues. Cette activité est due aux remarquables propriétés antia-cides de la « Magnésie Bismurée » qui corrige l'excès d'acidité, prévient les fermentations alimentaires, apaise l'estomac inflammé et permet aux dyspeptiques chroniques de manger leurs mets favoris, sans avoir à craindre la moindre souffrance, la moindre gêne. La « Magnésie Bismurée », ainsi que l'on sait, est une poudre sans goût, pure et que l'on trouve à peu de frais chez tous les pharmaciens. On peut se la procurer, soit en poudre, soit en comprimés; sous cette dernière forme, il faut prendre deux comprimés, dans un peu d'eau, immédiatement après les repas.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— Par suite du mauvais état de sa santé, Son Exc. M. Malowsky Malovitch, ambassadeur de Russie au Japon, est relevé de ses fonctions.

INFORMATIONS

— Le président du Conseil, à l'occasion du passage à Paris du marquis de Villalobar, ministre d'Espagne à Bruxelles, chargé des intérêts français en Belgique, a offert en son honneur un déjeuner, auquel assistaient : le marquis del Muni, ambassadeur d'Espagne; M. Quinonés de León, ministre plénipotentiaire, et M. de Goyeneche, secrétaire de l'ambassade d'Espagne. Le baron Beyens, ministre des Affaires étrangères de Belgique, le baron Guillaume, ministre de Belgique à Paris, et M. Klobukowski, ministre de France auprès du roi des Belges; étaient également invités, ainsi que M. Viviani, garde des Sceaux, MM. Jules Cambon et de Margerie et les hauts fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères.

— Mme Avril de Sainte-Croix, secrétaire générale du Conseil national des Femmes françaises, vient de donner, à Athènes, une conférence sur « le Rôle de la femme dans les œuvres de prévoyance sociale ».

Mme Avril de Sainte-Croix a rendu un éloquent hommage à l'esprit de solidarité des femmes hellènes et à leur œuvre admirable. Sa conférence a été très applaudie.

Au premier rang de l'assistance, on remarquait M. Venizelos, ancien président du Conseil, et M. Guillemain, ministre de France.

MARIAGES

— Le mariage de l'adjudant Pierre Gouguenheim, pilote aviateur, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, avec Mlle Yvonne Mille, vient d'être célébré à Etampes, dans la plus stricte intimité.

NAISSANCES

— Mme H. Le Marchand, née Vergé du Taillis, femme du lieutenant de cuirassiers au front, a mis au monde un fils nommé Michel.

DEUILS

Son Exc. le baron Burd, ambassadeur de Russie à Madrid, est mort avant-hier à midi. Le président du Conseil s'est rendu à l'ambassade de Russie et y a laissé sa carte.

— Hier ont été célébrées, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, les obsèques de Mme Jousselein, infirmière de l'Union des Femmes de France, décédée à Paris des suites d'une maladie contractée dans son service.

En l'absence de M. Jousselein, son mari, percepteur au Catelet (Aisne), retenu comme otage, le deuil était conduit par ses frères, le colonel Charles Debeugny et le lieutenant-colonel Edouard Debeugny, et par son neveu, le lieutenant Marcel Debeugny.

On se rappelle la belle conduite de Mme Jousselein, qui resta à l'hôpital de Saint-Quentin tant que l'autorité allemande le lui permit. Elle se fit tellement remarquer par son intelligent dévouement que nos ennemis durent, ainsi qu'à Mme François Hugues, présidente du comité de l'Union des Femmes de France de Saint-Quentin, lui offrir des félicitations.

Nous apprenons la mort :

De Mme Delesalle, décédée avant-hier soir, dans sa quatre-vingt-sixième année. Elle était la mère de M. Georges Delesalle et de M. Eugène Delesalle, directeur des messageries de la maison Hachette;

De lord Desmond Fitz-Gerald, tué par une bombe qui éclata au cours d'une expérience à Calais, âgé de vingt-sept ans. Blessé deux fois pendant la guerre, il était décoré de la croix militaire;

De M. Pouille-Symian, ancien bâtonnier des avocats, ancien magistrat, président du conseil de préfecture du Var;

De M. Maurice Escot, président honoraire du tribunal civil de Clermont-Ferrand, chevalier de la Légion d'honneur;

Du chanoine Abadie, supérieur du petit séminaire de Bayonne.

Correspondance

(Suite de la page 12)

Jeune maman inquiète. — Continuez les bouillies le plus longtemps possible. Rien d'inquietant dans votre cas, merci. Marcelle Brunette, Neuilly. — Très sensible à vos compliments. N'abusez pas de la glycérine; surtout, prenez une très bonne poudre sans bismuth.

Josephine Martin. — Une crème légère, pas grasse, sera invisible sous votre poudre; mais il la faut de première qualité, sans cela, abstenez-vous.

Mme Anais F... — Pour votre cadeau de communion, faites-le plutôt de moindre importance, mais qu'il soit de bon goût et artistique.

M. DE N...

La Bourse de Paris

DU 8 MARS 1916

La séance d'aujourd'hui n'a guère été plus animée que la précédente dans la majorité des compartiments. Notons toutefois quelques transactions en Extérieure espagnole qui, de 90,25 passe à 90,80, et des réalisations dans le groupe des Cûprifères où le Rio se trouve ramené de 1.734 à 1.706; par ailleurs les différences de cours sont peu appréciables. Nous laissons parmi nos rentes le 3 0/0 à 62,50, le 5 0/0 à 88,35. Peu ou pas de transactions en Etablissements de crédit; bonne tenue du Crédit Lyonnais à 980 et du Comptoir d'Escompte à 655. Du côté des Grands Chemins français, on a traité le Nord à 1.125, l'Ouest à 695 et l'Est à 725. Lignes espagnoles non loin de leur niveau précédent.

En banque, les Industrielles russes font bonne contenance, Caoutchoutières quelque peu irrégulières.

COURS DES CHANGES

Londres 28,12; Suisse 112 1/2; Amsterdam 250; Pétrograd 118 1/2; New-York 500 1/2; Italie 88 1/2; Barcelone 562.

ECLAT DES YEUX Vif Kair

Il intrigue souvent les personnes qui en admirent l'effet sans connaître le produit qui l'a causé. Inoffensif. Fait disparaître taches et rougeurs de l'œil. Flacon d'essai, franco, contre mandat : 2 fr. 50. PARFUMERIE DE L'EDEN, 37, passage Jouffroy, Pa.

VIN FIN de crus les 16111. 1^{er} vot. Gare! Ech. Grattois VIEUX dessert 1^{er} 60 la B^{te}. Mousseux 1^{er} 40 FROMONT. Villefranche-BEAUJOLAIS (Rhône) 180

SAVON TRICAP SANS RIVAL POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

BAGUE aluminium, finie et gravée à la main, deux initiales enlaccées, genre cachet, article riche, envoi franco contre mandat-poste 1 fr. 25; indiquer grosseur du doigt et initiales. Tous autres modèles bruts, polis et finis à la main.

Tous articles aluminium. Prix spéciaux pour grossistes. Demander le tarif. PAUREILHE, 17, rue Oberkampf, 17, Paris.

Koi des Corsets Son Altesse le corset J.T.C. Ses formes nouvelles Pour la mode actuelle. En vente AU BON MARCHÉ, Paris

LOUIS LAMBERT 100 MONUMENTS FUNÉRAIRES exposés en MAGASIN EN GRANIT POLIS. Toutes nuances. Pierre tombale. Coffret. Chapelles. Statues de marbre et bronze. Monuments Publics. TRAVAUX LIVRÉS et POSÉS à forfait dans tous cimetières. PARIS. PROVINCE, ÉTRANGER. ou livrés franco gare, 37, Boulevard Ménilmontant. — Téléph. Roquette 04.57.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 9 MARS 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Monde

XV

Ah! je ne sais plus ce qu'il veut, s'il parle sérieusement ou si c'est un jeu! Il a soif! Qu'importe que ce soit d'eau fraîche ou de tendresse!... Il est là, devant moi, celui pour qui tout à l'heure je tremblais si fort! Il a encore un peu l'air d'un héros ainsi couvert de poussière, son cheval tout blanc d'écume.

Je me baisse vers la fontaine, et, lui tendant mes mains jointes :

— Vite! pressez-vous! l'eau s'échappe entre mes doigts!

Mais il ne semble n'éprouver aucune hâte! Il boit lentement; et quand il a épuisé la dernière goutte, je sens sa fine moustache frôler la paume de ma main droite qu'il a retenue dans les sien-

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

nes : il y dépose un long baiser et murmure tout bas :

— Est-il bien vrai, chérie, que vous ne consentirez jamais à m'aimer?

Et comme je ne répons pas, et qu'il sent mes doigts frémir :

— Janine, dit-il, à boire! J'ai soif, si soif encore!

Ah! le vilain enchanteur!...

Et un grand frisson me secoue tout entière : j'ai peur!... peur de lui... peur de moi... et comme son cheval piaffe avec impatience, j'arrive à m'échapper de son étreinte.

— Non, non! partez... partez!... il y a trop longtemps que nous sommes seuls ici! Ne me faites pas regretter d'y être demeurée... par pitié, allez-vous en!

Il réprime mal un mouvement d'impatience, puis, devant la sincérité de mon effroi, il me semble s'attendrir.

— Ah! petite rebelle! que votre conquête aura donc été difficile à faire! Je pars, puisque vous le désirez! Ne voulez-vous pas me rendre votre main pour quelques minutes? Jamais je n'oublierai la douceur de cette eau... Maintenant, vous aurez beau protester, un charme nous lie que rien plus ne pourra briser.

Son regard s'appuie longuement sur le mien, et, comme je détourne les yeux, il s'en va, doucement, sans rien plus dire. J'entends le pas de son cheval qui s'éloigne, il le met au trot pour remonter la côte.

Mais moi aussi, il faut que j'aie les rejoindre là-haut; on doit s'inquiéter de mon absence. Ah! si on savait que nous étions là, tous deux, que penserait-on de moi?

Il m'avait donc vu pénétrer dans le labyrinthe, que si tôt, il m'a su retrouver? Mais quand un

charme nous lie que rien plus ne saurait briser! Il a raison... c'en est fait, maintenant. A quoi bon lutter?...

Quand j'arrive sur le plateau, le général félicite son aide de camp, on l'entoure, il a tous les succès.

L'oncle Pierre m'avise et me crie l'air goguenard :

— Eh bien ! ma petite Nine, ton champagne doit être froid, maintenant; envoi donc François le quérir, que nous buvions à la prouesse du lieutenant Markinsen. Grâce à lui, l'ennemi est en déroute, la victoire est à l'armée française ! Hélas ! il ne croit pas si bien dire !

Et ce lunch a été d'une gaieté étourdissante ! Le soleil, le grand air, quelques gouttes de champagne, et le reste, grand Dieu ! le reste surtout ! en voilà plus qu'il ne faut pour griser une pauvre petite fille qui depuis trois jours vit les nerfs à fleur de peau.

Mais rien ne paraît, grâce au Ciel. Rien ne paraît pour le commun des mortels, s'entend !

Et si quelqu'un se doute de quelque chose, s'il a su lire en mes yeux quelle ivresse y rayonne, celui-là ne se plaint pas... il a compris !

Cependant, le soir, alors qu'une dernière valse nous réunit encore, Markinsen, qui s'est montré plus grave que d'habitude, s'arrête tout à coup de danser et me conduisant sur la terrasse :

— Janine, me dit-il d'une voix un peu solennelle, il m'a été donné de goûter ce soir une joie qu'il vous appartient de transformer en un bonheur immense. Votre grand-père, en causant avec moi, vient de découvrir que j'étais le neveu de son meilleur camarade de promotion; vous savez que ma mère était du Poitou et que sa famille et la vôtre furent en relations suivies autrefois. M. de Broxy a été assez bienveillant pour me dire qu'il apprenait cette nouvelle trop tard, et qu'il ne

Le sang du phthisique

Il ne peut y avoir que deux modes rationnels de traitement de la phthisie : 1° tuer le bacille ; 2° fortifier le terrain, autrement dit augmenter assez la résistance du malade pour que le bacille en soit pour ses jours de virulence.

Le cumul, d'ailleurs, n'est pas interdit. Au contraire. Le traitement microbicide semble, a priori, le plus logique : la phthisie étant une maladie bactérienne, si l'on supprime l'agent pathogène, la guérison doit nécessairement s'ensuivre. C'est pourtant ce traitement qui, en général, le moins de résultats. Cette inefficacité s'explique par la double difficulté de trouver un antiseptique assez énergique pour tuer un microbe que sa carapace cirreuse rend à peu près invulnérable (acidorésistant) sans pourtant aggraver le délabrement des tissus ulcérés, et de faire pénétrer cet antiseptique.

Il en est, Dieu merci, tout autrement avec l'autre procédé, celui qui consiste à remonter les forces du malade. Peu importe, au demeurant, de quelle façon. En réalité, la nature n'opère pas autrement. Quand un phthisique guérit tout seul, ce n'est pas parce que les bacilles l'ont laissé tranquille, c'est parce qu'il a trouvé en soi l'énergie de braver impunément leurs assauts.

Et le cas est beaucoup moins rare qu'on pourrait le supposer. La preuve en est dans ce fait que sur 100 personnes ayant succombé aux causes les plus diverses, on constate, à l'autopsie, que 67 en moyenne portent la trace de lésions pulmonaires spontanément cicatrisées. Il faut donc que ces 67 tuberculeux inconscients, qui ont triomphé de l'infection sans le savoir, aient puisé dans leur propre sang de quoi juguler le mal. De là à songer à refaire artificiellement au phthisique du sang neuf, pur, antitoxique, il n'y avait qu'un pas. Malheureusement, ce pas était jusque hier pratiquement infranchissable, par cette simple mais réemploir raison que la fabrication du sang, du vrai sang, s'avérait comme une œuvre supérieure au génie humain.

Mais l'opothérapie, en nous donnant le Globéol, c'est-à-dire de la quintessence de globules rouges à l'état vivant, a changé tout cela.

Ceci n'est pas le moins du monde une vue de l'esprit. C'est un fait. Déjà un spécialiste autorisé entre tous, le docteur Gagnière, a pu produire cinq observations de phthisiques à peu près désespérés, à qui une cure prolongée de Globéol a valu une guérison véritablement miraculeuse et qui paraît définitive. (*Gazette Médicale de Paris*, 21 juillet 1915, p. 53.)

Le docteur Gagnière ajoute que ces heureux essais sont loin d'être les seuls, et que le Globéol enregistre quotidiennement de nouveaux succès à son actif, dans des cas où toutes les autres médications avaient échoué.

Ce n'est pas pour surprendre ceux qui, sachant que le Globéol renferme et concentre, sous la forme optimale, tout ce qu'il peut y avoir d'essentiel dans le sang (matériaux de réparation, oxydases, stimulines, contre-poisons, ferments solubles, etc.), se souviendront, d'autre part, que toute l'énergie vitale de l'homme réside exclusivement dans ce liquide vermeil où toutes les cellules, sans exception, baignent et s'alimentent. Globéoliser un phthisique, ce n'est pas seulement fortifier son terrain : c'est lui fournir un terrain nouveau, vierge, réfractaire à l'intoxication et de qualité supérieure.

Inutile, apparemment, d'ajouter que la cure de Globéol se concilie à merveille avec n'importe laquelle des autres médications traditionnelles, dont elle renforce l'effet — à moins qu'elle n'y supplée...

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve le Globéol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatale, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : Gares Nord et Est). Le flacon, 6 fr. 50 ; les quatre flacons, franco, 24 francs. Etranger : franco, 7 et 26 francs. Envoi sur le front.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Contre l'HUMIDITE

Vieille recette Moscovite
Le secret de l'endurance
du soldat Russe

PROPRE ET FACILE à employer

CONSERVE, ASSOULIT, IMPERMÉABILISE COMPLÈTEMENT LE CUIR. Dépôt général : BOISSELET, 26, av. de l'Opéra, Paris

LA

COSAQUE

Graisse russe pour l'hygiène des pieds

EN VENTE PARTOUT

Pour les Poilus dans l'eau
Pour les Aviateurs
Pour tout le Monde

PRIX : 1 fr. 60. Franco 1 fr. 80

PHOTOGRAPHIE. Chaucherat, 23, rue Fourcroy. A en magas. West Pocket Kodak. Cuve Kodak carl. bromure lent, 3 fr. 30 le cent. Vente, achat, échange.

Turc Un fié, Rer te Autr.-Honor. Bulg. Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue Laflitte.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme
Le flacon avec notice 6 fr 35 franco — J. RATIE, Ph^m, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire, et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées et les plus graves (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, goutte matinale, filaments, rétrécissements, besoins fréquents, rétention, etc.) sont guéries radicalement et définitivement sans interventions dangereuses, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique. Cette nouvelle méthode scientifique extrêmement efficace et tout à fait spéciale possède une puissance curative profonde, de beaucoup supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces redoutables affections. Elle conduit sûrement à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps. Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes et consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou verbalement à ceux qui se présentent.

DENTS et DENTIERS Radium Dentaire

ECONOMIE 50% CINQ MAISONS A PARIS
114, RUE DE RIVOLI
Juste en face le Métro : CHATELET
1, BOUL. ROCHECHOUART Mét. Barbès
157, BOUL. MAENTA Métro Barbès
42, b. Bonne-Nouvelle Mét. St-Denis
37, AVEN. MAC-MAHON, Métro Ternes
100, boul. Port-Royal Observatoire

TITRES FRANÇAIS, ÉTRANGERS
Achat et Vente comptant.
Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc.
CRÉDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS
50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50, PARIS

HUILE d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. fco toutes gares contre rembourse. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.

Maladies de la Femme LE RETOUR D'ÂGE



Exiger le portrait

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étreint la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulières ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux plus grands dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancres, Métrite, Fibrome, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon 3 fr. 75, franco gare 4 fr. 35 ; les 3 flacons franco contre mandat-poste 11 fr. 25 adressé à la Pharmacie mag. DUMONTIER, à BOURG (Notice contenant renseignements gratuits). 82

Bien exiger la VÉRITABLE JOUVENCE de l'Abbé SOURY car elle seule peut vous guérir.

m'avait pas assez vu; il m'a invité alors à revenir ici pendant le congé qui doit suivre les manœuvres. Je me suis confondu en remerciements, mais je n'ai pas voulu accepter avant de vous parler. Janine ! je vous répète ce que je vous disais hier soir à cette heure : si vous ne voulez pas m'aimer, dites-le moi ! Je préfère ne jamais vous revoir ! Je souffre trop ! Vous souriez, sceptique... Savez-vous que pour un homme comme moi que rien plus ne retiendrait en France, le Maroc est bien tentant...

Et comme j'hésitais, effrayée de la tournure que prenaient les choses, il a repris vivement :

— Ne me répondez pas ce soir. Pensez, lorsque je serai parti, à toute la gravité qu'implique mon retour près de vous, au milieu des vôtres, après ce qui s'est passé entre nous. Je vous ai aimée, le premier soir où je vous ai vue, cet hiver, à Bordeaux. Vous étiez si jeune, si loin de moi par votre grâce enfantine, votre pureté d'ange, votre sérénité de vraie jeune fille, que n'était le hasard bienheureux qui m'a amené ici, vers vous, jamais je n'aurais tenté la conquête de votre cœur rebelle. Ah ! ce cœur fier, ombrageux, qui, il y a quelques jours peut-être, était épris de je ne sais quel rêve romantique de pensionnaire ! A l'heure qu'il est, je doute encore, car, vilaine enfant, je n'ai eu de vous que la tendresse fugitive de vos yeux, l'émoi de votre main qui a tremblé sous mes lèvres, l'aveu involontaire qui vous a échappé et dans lequel vous m'avez laissé deviner que, durant un instant, vous aviez eu peur pour moi ! Ah ! ce fragile trésor de souvenirs précieux, comme je l'emporte avec joie ! Mais ce n'est pas assez ! J'attends mieux, j'attends tout de ma Janine adorée ! Si vous voulez me revoir, chérie, si vous ne me condamnez au départ définitif, à l'exil, avant huit jours, écrivez-moi ce seul mot : « Venez ! »

Je comprendrai alors que vous consentez à faire de moi le plus heureux des hommes !

— Comment ! Vous voulez que je vous écrive... en secret... sans le consentement de mes parents ? Mais vous me demandez là une chose impossible !

— Impossible ! que vous appeliez vous-même votre fiancé près de vous ?

Et comme la musique reprenait plus entraînante et plus douce, d'un commun accord nous sommes revenus dans le salon : il m'a ravie en une dernière étreinte; ensemble, une fois encore, nous avons valsé sans plus rien dire; mais comme les derniers accords de la valse s'éteignaient, il a murmuré bien bas :

— Au revoir ou adieu, ma bien-aimée, ma vie est entre vos mains !

Ce matin, l'appel de la diane m'a encore réveillée; comme la Bettina de l'Abbé Constantin, je me suis levée matinale, pour voir partir le régiment. Seulement, il ne pleuvait pas, dans l'horizon très clair, au milieu d'un ciel sans nuages, un soleil radieux montait lentement.

11 septembre, le soir.

Il est parti ce matin au lever du jour ! Il est parti emportant un peu de moi-même ! Il est parti, et la paix ne se fait point dans mon âme ! Loin de me sentir libérée par son absence, j'en souffre !

Oh ! que c'est cruel à écrire, que je suis humiliée et malheureuse ! Oui, je souffre... De toute la force de mon être, je souhaite le revoir ! Ainsi donc, il a fallu quelques heures pour bouleverser ma vie, pauvre vie facile à désemparer et à troubler à jamais !

Hélas ! tout m'a conduit à lui : sa force d'aimer, sa volonté de l'être; je les sens peser sur moi depuis ce soir où, après mon premier bal, je l'ai deviné errant sous mes fenêtres.

Et maintenant, c'est en vain que je me débats dans les conflits de mon cœur; car je ne veux pas... je ne voudrais pas l'aimer !

Son âme inquiétante, et que je ne sais pas définir, son esprit audacieux, l'autorité un peu brutale de sa volonté, sa galanterie raffinée, railleuse parfois jusqu'à l'insolence, la chaude tendresse qu'il impose et réclame, la prière de ses yeux, l'ardeur de sa parole qui, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, se change en une moquerie cruelle, tant de séductions et tant de choses haïssables... en fallait-il davantage pour prendre et affoler la déraisonnable Janine ?

Pourtant, autrefois, s'il me souvient bien, Janine était tout autre. Elle avait une âme mystique, pure, religieuse et bonne, capable de se donner jusqu'au sacrifice; elle était faite pour aimer saintement, aimer comme on aime quand c'est pour toujours sur cette terre, et plus longtemps encore !

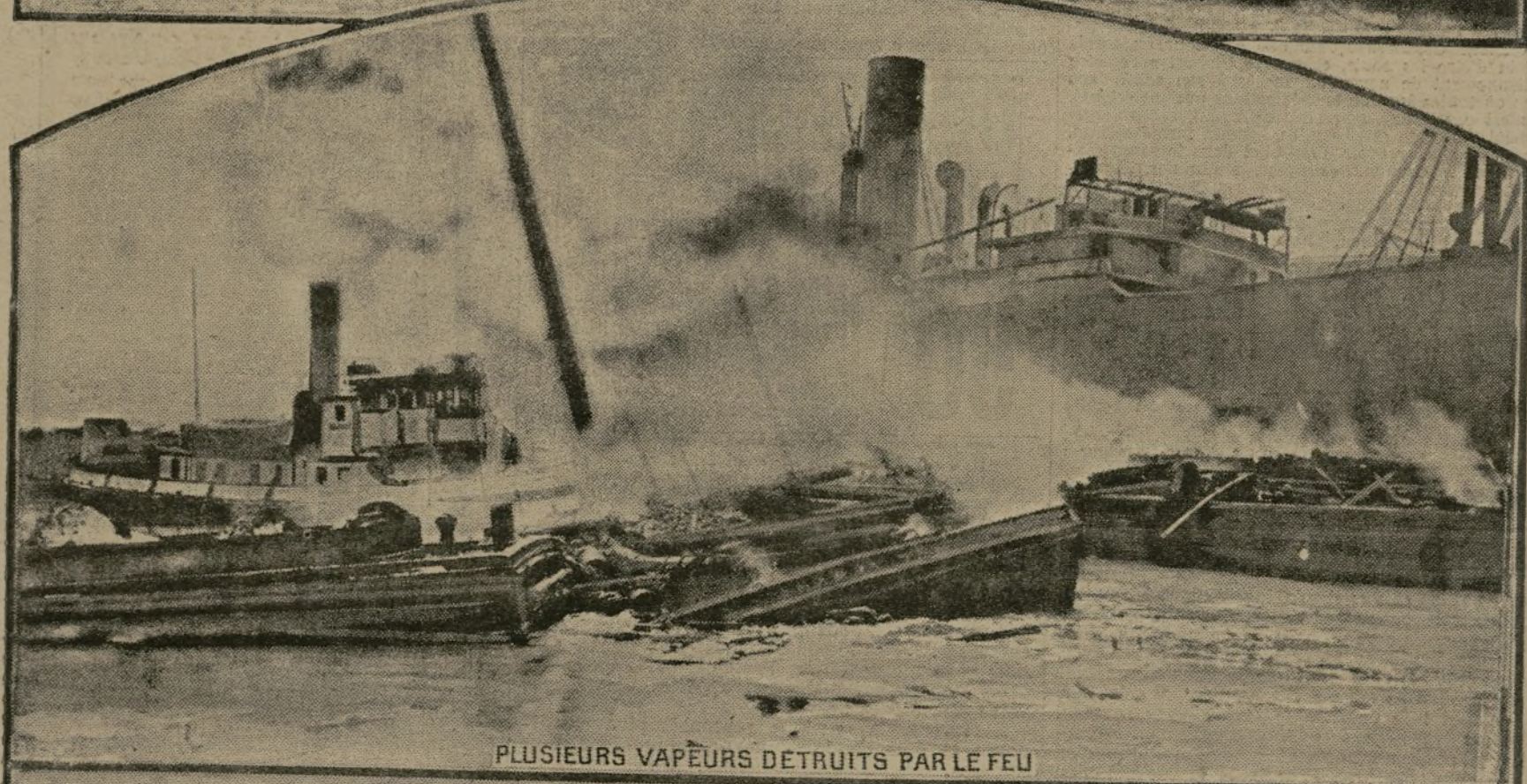
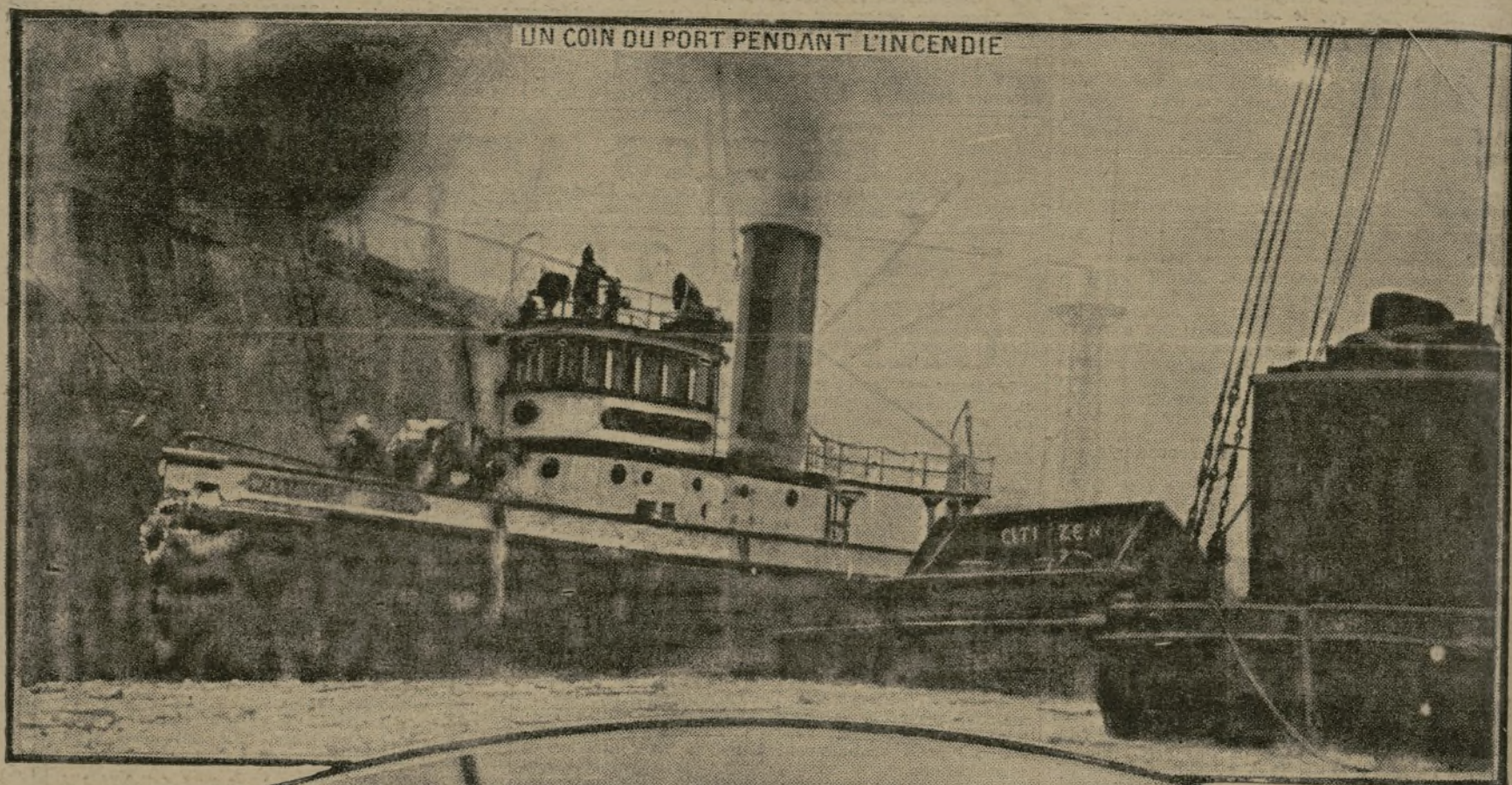
Oh ! vous, dont je n'ose plus prononcer le nom, vous, mon ami trop lointain, je vous ai donc à jamais perdu !

Quelle conception d'un amour idéal avait fait naître en mon cœur notre trop courte idylle ! Nos deux âmes n'étaient-elles donc pas faites pour être réunies un jour ? La même flamme pure brûlait en nous, les mêmes aspirations, les mêmes élans devaient nous rapprocher tous deux !

Rêves d'enfant, tout cela ! Et que sais-je de cet être mystérieux qui effleura si peu de temps ma vie ?... Presque rien ! Et cependant, une force érie en moi que c'était lui seul que je devais aimer.

(A suivre.)

L'INCENDIE DU PORT DE NEW-YORK



Nous avons signalé le très violent incendie qui eut lieu le 16 février dernier dans le port de New-York. Le feu éclata au quai où se trouvaient ancrés des vapeurs pleins de marchandises destinées à Vladivostok. Trois grands navires, le *Bolton-Castle*, le *Pacific-Castle*, le *Bellajo* et une vingtaine de petits vapeurs ont été détruits au cours de ce sinistre, que l'on croit l'œuvre d'agents pro-germans.